E-FIRENZE ◆ INIC

1/4/2

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
I
4
2
33
RACCOLTA NENCINI

Ex Libris Joannis Nencini

1872

Gio Venerini

1862

Digitized by Google

PASIPHAÉ

TRAGÉDIE

Tiré à 115 exemplaires numérotés,
plus 2 sur peau vélin.

N° 102

Paris, impr. Jouaust et fils, rue Saint Honoré, 338.

LA TRAGÉDIE

DE

PASIPHAÉ

PAR LE Sr THÉOPHILE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LE SUJET DE LA PIÈCE
ET SUIVIE
D'UN APPENDICE CONTENANT PLUSIEURS POÉSIES
DU MÊME AUTEUR

PARIS

CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
Quai des Augustins, 41

1862

AVANT-PROPOS

Nous croyons inutile de revenir sur ce qui concerne la vie agitée et les ouvrages de Théophile; la notice rédigée par M. Alleaume mise en tête de ses *Œuvres* (Paris, Bibliothèque Elzévirienne, 1856, 2 vol.), a réuni, sur le procès que lui attirèrent ses imprudences, des renseignements nouveaux et étendus. Des critiques judicieux ont apprécié à tous les points de vue son mérite poétique et l'influence qu'il a pu exercer sur le mouvement littéraire durant la première moitié du XVIIe siècle (1). Audacieux, bour-

(1) M. Théophile Gautier, dans ses *Grotesques*, a tracé avec prédilection le portrait de notre poëte, et M. Sainte-Beuve a repris ce sujet de son côté en consacrant à l'ouvrage en question un article qui, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* (octobre 1844), a été reproduit dans les *Portraits littéraires* (1846, tome III).

souflé, manquant de jugement, Théophile atteint souvent, un peu au hasard, une véritable chaleur, et c'est là ce qui lui a valu une réputation durable.

La tragédie de *Pasiphaé* ne fait point partie des diverses éditions des *Œuvres* de notre poëte (1); elle a été imprimée plu-

---

M. Chasles a, dans la même *Revue* (tome III de 1839), publié une notice sur Théophile, et, presqu'en même temps, M. Bazin en insérait dans la *Revue de Paris* une autre qui a reparu dans les *Etudes* de ce judicieux critique. Plus tard, M. de Guillon a fait paraître un travail intéressant dans le *Bulletin du Bibliophile* (tome XII, page 305).

On comprend sans peine que nous ne songions nullement à redire ce qui a déjà été dit bien des fois, et beaucoup mieux que nous ne saurions le faire. Remarquons seulement que les opuscules en vers ou en prose pour ou contre Théophile, mis au jour à l'occasion de son procès, sont très-nombreux, preuve évidente de l'attention que le public accorda à cette affaire. Le catalogue des livres du duc de La Vallière (nº 3239) indique avec détail 55 de ces pièces; on en compte 30 au catalogue Soleinne (tome V, nºs 697 et 699), et le catalogue Armaud Bertin (nº 454) en enregistre 53.

(1) Ces éditions, depuis celle de 1621 jusqu'à 1670, sont au nombre de plus de 30, presque toutes peu complètes et imprimées avec beaucoup d'incorrections. Elles n'ont quelque valeur que lorsqu'elles offrent une circonstance exceptionnelle; c'est ainsi qu'à la vente Géraud on a payé 330 francs un exemplaire aux

sieurs fois de 1618 à 1630, notamment à Rouen, chez J.-B. Behourt, en 1627, in-8°, et elle est devenue extrêmement rare. A peine les divers biographes ont-ils parlé de cette œuvre étrange, qui d'ailleurs (le titre de l'édition de 1627 l'atteste) « n'a jamais esté représentée », et de fait la représentation n'était pas exempte de difficultés.

Les auteurs de la *Bibliothèque du Théatre-François* (1768) se sont contentés d'en citer quatre vers. On a, nous le savons, mis en avant l'idée que la tragédie dont il s'agit n'était pas l'œuvre de Théophile ; mais une tradition constante dément cette hypothèse. D'ailleurs, l'esprit audacieux du poëte se retrouve dans plusieurs pensées hardies dont l'expression était alors bien rare.

---

armes d'Anne d'Autriche. Notons en passant que nous avons lieu de nous étonner que MM. Gautier et Sainte-Beuve n'aient point parlé du petit conte latin intitulé *Larissa* (placé à la fin du tome I, édit. de 1856), et qu'on croirait sorti de la plume de Pétrone ou de celle d'Apulée. Il a été traduit en français par Bussy-Rabutin, ainsi que par Querlon (*Nouvelle Bibliothèque de campagne*). Mirabeau en a inséré une version parmi les divers écrits qui forment le 3e volume de son Tibulle. Voir Dussault, *Annales littéraires*, tome IV, page 263.

Nous n'avons pas ici à nous préoccuper de l'étrange légende mythologique qui a fourni à Théophile le sujet de son œuvre. Qui ne connaît les beaux vers de la sixième églogue de *Virgile :*

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën, nivei solatur amore juvenci.
Ah! virgo infelix! quæ te dementia cepit?

Les érudits modernes, scrutant les fables de l'antiquité et les soumettant à cette analyse minutieuse dont l'école allemande a fourni le modèle, ont envisagé la reine de Crète sous des aspects fort différents, sans doute, de ceux qu'elle offrait aux poëtes de l'antiquité. Qu'il nous soit permis de renvoyer à cet égard aux articles *Minos* et *Pasiphaé*, insérés dans le *Dictionnaire de mythologie*, qui a été annexé à la *Biographie universelle*. Nous lisons dans cet ouvrage qu'après avoir donné huit enfants à Minos (quatre fils et quatre filles), Pasiphaé se sentit amoureuse d'un taureau que son mari avait oublié d'immoler, et bientôt le Minotaure naquit. On demandera comment la bizarre passion de la reine put être connue et partagée, comment cet étrange désir put être converti en un acte réel et complet, comment

le magnifique herbivore quitta son espèce pour consommer avec une espèce inconnue plus qu'un adultère? Mais pareilles difficultés n'arrêtent pas les mythologues ; la reine devint mère d'un rejeton dans lequel la nature avait réuni au buste du mari de Pasiphaé la tête énorme et les cornes menaçantes de l'amant.

Un illustre archéologue français, M. Raoul Rochette, a, dans son bel ouvrage sur les *Peintures antiques de Pompéi*, consigné sur le mythe qui nous occupe des détails intéressants, au sujet d'un tableau représentant Dédale offrant à l'épouse de Minos, frappée de délire par suite de la colère de Vénus, le modèle de la vache en bois dans le corps de laquelle elle doit se placer afin de tromper le taureau. Dans ce tableau, l'expression de la tête, où se peint bien l'inquiétude d'une passion insensée, a quelque chose de saisissant qui ne peut provenir que d'un excellent modèle.

La fable de Pasiphaé, admise dans son sens le plus positif, dans son expression la plus matérielle, ne répugnait point au génie de l'antiquité grecque, bien qu'elle fût certainement dérivée d'une légende originairement symbolique, conçue dans un système de religion asiatique.

Plus tard, on chercha à l'expliquer; Lucien (*De Astrologia*, § 16) dit que Dédale avait donné des notions d'astronomie à Pasiphaé, et que cette reine s'était éprise de la constellation du Taureau. Cette interprétation a du moins le caractère de l'originalité. Il est à remarquer qu'on ne connaît dans les monuments de l'antiquité grecque rien qui rappelle Pasiphaé; l'art, chez les Romains ne présente en ce genre que la peinture que nous signalons, et deux bas-reliefs, l'un faisant partie du musée Spada, l'autre appartenant jadis à la villa Borghèse, et aujourd'hui au Louvre. Il est placé dans la salle des Saisons, n° 71. Nous renvoyons à son égard à la *Notice* de M. de Clarac sur les antiquités du Louvre.

Un auteur grec, Philostrate, décrit dans ses *Imagines* (I, 16, p. 27), de l'édition de Jacobi (Leipzick, 1825), un tableau représentant le trait qui nous occupe; mais on ignore encore si cet écrivain a voulu parler de compositions réelles ou bien de tableaux imaginaires qu'il engageait les artistes à exécuter. Sur ce point, les opinions des érudits sont partagées.

Nous ne pouvons passer sous silence l'étrange anecdote racontée par Suétone. Dans des jeux publics, célébrés sous le règne de

Néron (1), la fable de Pasiphaé fut représentée au naturel sur le théâtre de manière à faire illusion aux spectateurs (*Taurus Pasiphaen ligneo juvencæ simulachro abditam iniit, ut multi crediderunt*). Cette circonstance inouïe donne l'idée du désordre où était tombée la société païenne. La reine de Crète ne paraît point d'ailleurs avoir été jugée trop sévèrement. L'austère Galba se faisait gloire d'être l'un de ses descendants, vanité d'ailleurs très-peu justifiée.

Quant aux excès dont Pasiphaé donna le triste exemple, nous n'irons pas rechercher dans les livres de Moïse (*Exode*, chap. 22; *Lévitique*, chap. 20), dans Juvénal, dans divers criminalistes, dans des recueils d'arrêts (2), des faits d'un genre à peu près semblable.

---

(1) Un poëte vénitien, Georgio Baffo, a chanté les *Feste neroniane :*

Conta Petronio del gran Neron
Quella stupenda nobile azion,
Che la ja fatto sul delizioso
Lago d'Agrippa, tanto famoso....

On nous dispensera, et pour cause, de citer le surplus de cette *canzone*.

(2) Un arrêt du parlement de Toulouse du 24 août 1525, inséré dans le recueil de la Rochefleurie, condamna une femme et un chien à être brûlés.

Nous croyons inutile d'entrer ici dans une appréciation critique de la tragédie que nous reproduisons. Le lecteur la jugera. On voit que l'infidèle épouse de Minos n'y joue pas un rôle très-tranché et que l'action ne commence qu'après la naissance de son monstrueux rejeton. Les défauts de l'époque se montrent sans doute dans cette œuvre, mais on saura bien y découvrir quelques vers énergiques, et il était difficile de se tirer mieux de l'entreprise un peu étrange d'avoir voulu traiter un sujet auquel nul poëte tragique ne s'avisera sans doute de vouloir consacrer cinq actes nouveaux.

Nous avons hâte de quitter ce sujet scabreux; nous ajouterons seulement que Théophile n'est point le seul auteur qui y ait vu un motif poétique. Un écrivain latin, Rufin, a laissé une production de peu d'étendue : *Pasyphaes fabula ex omnibus metris Horatianis*, et les amateurs la retrouveront dans les *Poetæ latini minores* (tome III, édition Wernsdorf, et tome II, page 446, édition Lemaire). Un Italien du XVIe siècle, Ariuli, fort peu connu d'ailleurs, avait devancé le contemporain de Louis XIII en écrivant une *Tragédie de Pasiphaé :* il nous a été impossible de la rencontrer.

LA

TRAGEDIE

DE

PASIPHAÉ

Par le Sr THEOPHILE

Reveuë, corrigée et embellie,
outre les precedentes impressions,
par vn sien amy.

DERNIERE EDITION

A PARIS

Chez CHARLES HVLPEAV, sur le Pont
Sainct Michel, à l'Ancre Double.

—

M. DC. XXVIII

Google

ARGVMENT

Minos, fils de Juppiter et d'Europe, roy de Crete, vangea la mort de son fils Androgée sur les Atheniens et Megareens, qui l'auoient proditoirement occis; il les força à luy enuoyer tous les ans, pour tribut, sept nobles adolescents et autant de pucelles pour estre deuorez du Minotaure, qui estoit dedans le labyrinthe fabriqué par Dædale. Tandis qu'il faisoit la guerre aux Atheniens, Pasiphaé, fille du Soleil et de Perseis, femme de Minos, deuint enragément amoureuse d'vn taureau blanc, auec lequel elle s'accoupla par l'inuention de Dædale, qui la mit dedans vne vache de bois. De leur accouplement nasquist le Minotaure, qui estoit demy homme et demy taureau. Thesée, par le moyen d'Ariadne, qui l'aimoit, entre dedans le labyrinthe et le tuē, afin d'abolir le sanglant tribut que Minos leur auoit imposé. Dædale se sauue auec des aisles artificielles pour euiter la punition; mais son fils Icare, pour voler trop haut, cheut dedans la mer, et s'y noya par sa temerité.

LES ACTEVRS :

PASIPHAÉ, femme de Minos.
BERSYNTHE, damoiselle d'honneur de Pasiphaé.
ARIADNE, PHEDRE, } filles de Minos.
1re FILLE, 2e FILLE } captiuées.
SILVRE.
MINOS, roy de Crete.
L'ORACLE.
AMBASSADEURS d'Ægée.
ÆGÉE, roy.
CONSEILLER.
NAVTONNIER.
PILOTE.
THESÉE, fils d'Ægée.
LES GARDES.
GEOLIER.
DÆDALE.
LA TROVPE DES CAPTIFS.

AV LECTEVR

SALVT.

Amy lecteur, l'ardente affection que j'ay de te donner quelque vtile contentement et vne morale recreation m'a rendu curieux et conuoiteux de recueillir, par tout où ma diligence a eu de l'accez, les plus agreables fruicts poëtiques que les vierges bourgeoises du sacré Parnasse ont fait distiller des mieilleuses plumes de leurs nourrissons les plus celebres et les mieux enthousiasmez de ce temps. La lecture que tu feras de ce poëme dramatique, intitulé *Pasiphaé*, que je te dedie, te donnera sujet de me remercier de ce que je l'auray exhibé à la veuë du public. L'argument t'enseignera aussi sommairement ce qui est compris en iceluy. Il est tiré du huictiesme liure des *Metamorphoses d'Ouide*. Plusieurs estiment que ce poëme est du style de feu Theophile. Vn de ses plus particuliers amys me l'a asseuré, et qu'il le fit au commencement qu'il s'introduisit en cour. J'ay sur son affirmation creu que cela estoit ainsi. Le jugement qu'en ont fait quelques braues hommes m'a fait resoudre à le diuulguer pour tel, afin qu'il suruesquit son autheur. Soubs les

enueloppes de cette histoire fabuleuse, il y a vne mythologie instructiue qui merite d'estre bien meditée et entenduë. Pour y paruenir (amy lecteur), prend la peine de feuilleter le cinquiesme chapitre intitulé *Pasiphaé* du sixiesme liure des *Mythologies de Noël des Comptes**. Reçoy de moy cette adresse, jouys franchement du trauail journalier de ma Presse, et de ce petit œuvre, t'asseurant l'auoir fait reuoir par vn amy de defunct Theophile, lequel a corrigé les fautes et obmissions des vers et sillabes qui y manquoient, ayant esté la premiere fois faite sur vn vieil manuscript mal dressé, n'ayant pourtant laissé les autres imprimeurs, tant de Paris, Rouën qu'ailleurs, de le faire imprimer auec vn nombre infiny de fautes : c'est pourquoy tu prendras ce contentement de le voir en cette derniere edition en meilleur ordre, ayant tousjours desir de poursuiure des ouvrages exquis qui te delecteront et profiteront. Adieu.

---

* Il s'agit de l'ouvrage de Natalis dei Conti, italien de la première moitié du XVIe siècle. Cette *Mythologie*, tout à fait surannée et sans utilité, eut un succès de vogue, et les éditions s'en succédèrent pendant plus de cent ans.

PASIPHAÉ

TRAGEDIE

PAR LE Sr THEOPHILE

ACTE PREMIER.

PASIPHAÉ, BERSYNTHE, MINOS.

PASIPHAÉ.

Soleil qui fais tout voir et qui vois tout au monde,
Cache, mon geniteur, ta flame dessous l'onde,
Cesse de plus montrer le jour que j'ay polu,
Couure, en couurant le tien, mon flambeau dissolu;
Cache aux yeux des mortels vn prodige difforme,
D'vn monstre tant hydeux l'accouchement enorme;
Soit de luy la memoire esteinte desormais,
Que nos futurs nepueux l'ignorent à jamais,
Que d'vn reproche tel jusqu'à la moindre trace
Le soupçon odieux s'absente de ma race.
Seule je suis infame, et seule auec mon fruict
J'espouse le tombeau d'vne eternelle nuict.
Qu'on taise mon renom et l'histoire tragique
Du plus horrible enfant que vit jamais l'Affrique.
Qu'vne reyne vn prodige au monde ait apporté!
Que d'vn taureau beuglant mon ventre ait auorté!
O cieux! vous l'auez veu sans me broyer en poudre,

Sans consumer ce lict d'vn rouge traict de foudre.
Fend toy, terre, englouty la mere auec l'enfant,
Et couure ma vergongne en ton gouffre étouffant,
Que le plancher croulé sous cette couche fonde,
Que le ciel sur ce toit eclatte et le confonde!
O dieux! si vous avez des feux comme l'on dit,
Versez les maintenant sur ce couple maudit.
Vous m'estes sourds, cruels, vous n'auez point d'orage
Capable d'assouuir ma forcenante rage.
Venez, Fureurs, venez, impitoyable essein,
De vos noirs couleuureaux me dechirer le sein.
Vous me fuyez, Enfers, mon effroyable encombre
Epouuante l'horreur de la cauerne sombre.
O mechef! ô desastre! ô comble de malheurs!

BERSYNTHE.

Madame, temperez cet excès de douleurs,
Ne vous laissez dompter à la fureur maistresse,
Opposez la raison aux coups de la detresse.
Vostre desastre est grand, mais ne doit on souffrir
Tout ce qu'il plaist au ciel d'encombre nous offrir?
Les malheurs enchaisnez le fil de nostre vie
Rongent continuels tant qu'elle soit rauie;
C'est du Destin puissant l'irreuocable loy
Qui regle egalement le champestre et le roy.
Le Sort aage ny sexe en sa fureur ne flatte,
D'en haut le traict du foudre indifferant eclatte,
Sinon que plus souvent il brûle decoché
Le feste d'vn cyprès du ciel plus approché;
Et l'orgueil d'vn sapin plutost ce feu terrasse
Que des saulx riuagers la cheuelure basse;
De mesme vos grandeurs, plus qu'vn peuple fangeux,
Exposent votre chef aux foudres orageux.
Les Dieux, pour se montrer à l'uniuers suprêmes,
Souuent comme enuieux frappent vos diadêmes,
Car vos palais royaux, qu'ils font choir à l'enuers,

Croulent plus euidents aux yeux de l'vnivers.
Vous le sçauez, Madame, et qu'à leur main inique
L'escu de patience est le remede vnique,
Le bouclier plus fort encontre tous malheurs,
Et l'antidote seul offert à vos douleurs.

PASIPHAÉ.

Le remede à mes maux, joint à mon infamie,
Ne se presente ailleurs qu'en la Parque blesmie.
Helas! qu'un traict du Ciel en foudre delaché
N'a-t-il dedans l'Enfer mon opprobre caché!
Jupiter fut trop doux, et l'ayde de Lucine
Coupable a releué ma honteuse gesine.
Quoy donc? viuray-je encor à fin que le remords
De mon crime odieux me livre mille morts?
Non, non, plutost du sort j'accompliray l'ouurage;
Vn juste desespoir doit vanger mon outrage,
Vn poignard aceré me percera le flanc,
Pour ma honte noyer d'vn gros fleuue de sang.

BERSYNTHE.

Dissipez, immortels, ce tourbillon de rage!
Madame, refrenez ce furieux courage,
Reuenez à vous mesme Helas! vostre cercueil
Ne peut qu'en vous perdant rengreger notre dueil,
Desesperer Minos et l'affliger au double.

PASIPHAÉ.

Ha! ce nom de frayeur l'entendement me trouble!
Minos que je diffame aux races à venir
Tant que l'âge mortel aura le souuenir,
Minos que maintenant (enorme vitupere)
D'vn taureau mugissant je fais estre le pere,
Pourrez vous le souffrir? pourrez vous, l'ayant sçeu,
Ne massacrer la mere et le monstre conceu,
Cachant dans vn tombeau qui tous deux nous enserre

Le reproche du Ciel, la honte de la Terre?
Ha! je vous preuiendray, j'euiteray les dards
Que me lancent deja vos furieux regards;
Vous ne me verrez point, à l'object de votre ire
Ma mort rengregeroit son destiné martire.
Sus! qu'on m'apporte icy le monstre que j'ay fait,
Qu'il soit d'vn mesme fer auecque moy defait.
Oblige mon amour de ce dernier office.
Tu me refuses donc, ingrate, ce service!
Las! tu me fais souffrir, sous ombre de pitié,
Et pire qu'vn bourreau je sens ton amitié.
Bersynthe, toy ma chere et ma fidelle amie,
Toy seule en qui ma foy tousjours s'est affermie,
Fay paroistre aujourd'hui l'amour que cy-deuant
Ton cœur officieux m'a temoigné souuent;
Couronne par la fin ta volonté fidelle,
Prend, Bersynthe, vn poignard; ne crains d'estre cruelle,
C'est m'estre pitoyable en m'offrant vn secours
Qui seul de mes ennuis doit terminer le cours,
Precipitant là-bas aux germaines furies
Mes douleurs qu'aussi bien je ne puis voir gueries.
Bersynthe, de rechef, si mon amour t'epoint,
Prends vn fer, je te prie, et ne m'epargne point;
Que je sois par ta main d'vn trespas salutaire
Poussée avec le monstre en l'Orque solitaire;
Tu n'auras pour cela les astres ennemis,
Les dieux approuueront l'homicide commis.
Tu les vanges ainsi, mon offence punie,
Tu vange autant ainsi leur propre ignominie:
Tu priueras Minos de l'object odieux
Que luy doit presenter mon fruict prodigieux,
Et tu temoigneras de cherir ta maistresse.
Ne cherche point d'excuse où la raison te presse.
Quoy? restiue, coüarde, à ce piteux deuoir
Ne peut donc ma pitié, barbare, t'emouuoir?
Que veut ta face ainsi contre terre abbatue?

BERSYNTHE.

Hé! Dieux, le cœur me fend, votre douleur me tuë!
Madame, apaisez-vous, reprenez vos esprits,
On ne va que trop tost dans le nuicteux pourpris;
Tousjours on est à temps sur ce riuage triste
D'où jamais du retour nul ne trouva la piste.
Moy souffrir votre mort, et que ma propre main
Se vint contaminer d'vn fait tant inhumain!
Ha! plutost le trepas preuienne ceste envie,
Jamais vn crime tel ne soüillera ma vie :
Madame, vous mourant, je mourray donc aussy.
Mais, Dieux! je vois Minos s'acheminer icy,
Retenez ces sanglots temoings de votre angoisse,
Que cet œil plus serein à son abord paroisse.

MINOS.

Te reuoyant delivre, or, Madame, je veux
A la chaste Lucine appandre mille vœux.
A son honneur sacré trois genisses cornuës
Sur des autels nouueaux enfumeront les nuës.
Pourquoy pleurent ces yeux tous ternis de couleur?
Tu recens quelque pointe encor de ta douleur?
On y soutient le choc d'vne penible entorce;
Deux soleils suffiront à reparer ta force.
Reprend cœur, mon soucy, montre vn œil plus joyeux,
Et me dis quel enfant nous ont donné les Cieux,
Si quelque fruict naissant a bienheuré ta couche.
Mais quels profonds soupirs s'exalent de ta bouche?
C'est vn nouueau surgeon de ton sexe produict,
Tu n'as pas accouché d'vn moins aymable fruict.
Sage autant que la mere et semblable de forme,
Et d'vn esprit royal à tes vertus conforme,
Nous auons trop de quoy nous contenter heureux.
Mais je voy qu'vn chacun lamante douloureux!
On ne me repond rien! Quel funereux esclandre

M'annonce tant de pleurs que je vous voy repandre?
Mon esprit, etonné d'vn soubçonneux martel,
Presage de l'enfant l'accouchement mortel.

PASIPHAÉ.

Pleust au ciel rigoureux qui fait que ma paupiere,
Honteuse, malgré moi regarde la lumiere,
Que la mere et l'enfant, sous vn mesme destin,
De l'Erebe gouffreux deuinssent le butin!

MINOS.

Quel desespoir vous tient? quel etrange manie
Le frein de votre esprit si fierement manie?
Et vous et votre fruict la tombe souhaiter!
On voit leurs fans hideux les ourses allaiter.
C'est offencer nature, et plus qu'vne lionne,
Plus qu'vn cœur de tygresse auoir l'ame felonne.
Vous le deuez aymer, c'est votre propre sang,
Fust-ce vn prodige enorme eclos de votre flanc.

PASIPHAÉ.

Helas! vous l'auez dit, vn prodige farouche
A diffamé naissant notre royale couche.

MINOS.

O dieux! qu'ay-je entendu? C'est un songe trompeur
Qui, vainement passé, m'emplit l'âme de peur.
Me dittes-vous au vray qu'vne engeance brutalle
Dans votre lict pollu voit son heure natalle?

PASIPHAÉ.

Le temoignage prompt, autant vray qu'odieux,
Ne pourra que trop tost vous en venir aux yeux.

MINOS.

Mais quel monstre est-ce là? quelle force mêlée
Rend du pourtraict humain la forme maculée?

PASIPHAÉ.

Helas ! n'enquerez plus ma langue sur ce point,
L'effroy du souuenir qui furieux m'epoint
Refuse le recit de ces piteux encombres.
Que ne suis-je dejà parmy les vaines ombres.

MINOS.

Si veux-je voir que c'est ; qu'on me le montre icy.
O Dieu des Enfers ! quel prodige est cecy ?
Voila le dos d'vn bœuf joint à la face humaine !
Recteurs de l'univers, cohorte souveraine,
Dieux ! equitables dieux ! qu'auons-nous tant forfait
Pour souffrir de votre ire vn si terrible traict ?
Peres de la nature, impitoyables peres,
De quels si grands pechez se vangent vos coleres ?
Combien faites-vous voir que les plus fiers humains
Flechissent impuissants sous vos divines mains,
Qu'un diademe d'or ne garantit nos testes,
N'exempte point les rois des coups de vos tempestes,
Que vos fléaux sur tous s'etendent icy-bas !
Bien jugés, immortels, je n'en murmure pas,
Je souffre patient des malheureux desastres,
Exposé criminel à la fureur des astres.
Je sçay que dès le bers nos destins mal-faisans
Deuident en peché la course de nos ans,
Que dans le large rond que l'Ocean enserre
Le chef du plus deuot est digne du tonnerre.
Balançant notre offence à la punition,
C'est le soulas vnique en notre affliction.

PASIPHAÉ.

Diffamez d'vn forfait honteux à la memoire,
Qui jusqu'aux ans derniers aura sa tache noire,
Que sert de reclamer les Deitez des cieux ?
Que sert d'vn vain soulas le miel fallacieux ?

Le mal est sans remede, et quoy que l'on essaye,
On ne guarit jamais vne incurable playe.
De moy du seul trepas j'espere le confort,
Qui m'emporte, ombre vaine, aux rives de la mort.
Cher epoux, par l'ardeur dont vous m'avez cherie,
Ecoutez donc ma voix dolente qui vous prie,
Par tout ce que de moy vous eustes jamais cher,
Que votre bras me face en l'Orque trebucher.
On ne peut d'vn pardon flatter ma forfaiture,
J'ay blasphemé l'amour, j'ay violé nature,
Je m'expose au supplice; helas! supplice doux,
Si desormais du ciel il calme le courroux!
Pourquoy m'epargne tant votre âme pitoyable?

MINOS.

Il me faut donc mourir egallement coulpable.
Non, non! Pourquoy voudroient nous imputer les Dieux
Ce que nature errant a fait de vicieux?
Outre qu'en desespoir se bourreler soy-mesme
C'est irriter des Dieux la majesté suprcsme,
Offencer leur justice et volontairement
Chercher d'vn Ixion le juste chastiment.
Les Dieux tiennent la vie et le trespas des hommes,
En ce globe mortel par cette loy nous sommes
Au sentier de nos jours borné de leur compas;
Nous ne saurions haster ny retarder nos pas.
Temoigner à l'encontre un obstiné courage
N'est que montrer sans fruict le fiel de notre rage,
Enflammer leur courroux, et sous ombre de dueil
Brauer l'arest diuin d'vn temeraire orgueil.
Tempere (mon soucy) la colereuse enuie
Qui te fait en fureur tant abhorrer la vie.

PASIPHAÉ.

Vos propos tout confus de diuine faveur,
De mon esprit remis allentent la ferueur;

Pour vous je ne verray la stigieuse rame,
Pour vous je traineray ma langoureuse trame.
Mais ce monstre enfanté, mon diffame peruers,
Comment le receler aux yeux de l'vniuers ?

MINOS.

Dans le profond enclos d'vne cauerne sombre,
Où s'epande toujours l'obscurité de l'ombre,
Il faut le renfermer, et là, secrettement,
Du viure journalier luy fournir l'aliment.
De quelque ouurier expert l'industrie subtille
A cet ouurage icy doit s'employer vtille.

BERSYNTHE.

Vn Dædalle nommé, sur tous industrieux,
Sçait bâtir des prisons en tours ambagieux,
D'irremeable accès ; c'est vn creux labyrinthe
Propre à votre dessein.

MINOS.

Va le trouver, Bersynthe,
L'affaire t'est commis, dis luy qu'au plus soudain,
Pour complaire à mon veüil, y soit mise la main.
Tandis en vos trauaux, consolez-vous, Madame ;
Ne donnez en butin à la douleur votre âme.
On voit finir le mal souuent recompencé
D'vn contraire bonheur qu'on n'a jamais pensé.

PASIPHAÉ.

Ainsi puissent les Dieux d'vne liesse prompte
Ensevelir benins ma tristesse et ma honte.

ACTE SECOND

MINOS, SILVRE, ORACLE, AMBASSADEURS.

MINOS.

Batu d'vn coup du ciel, espouuantable effroy,
Qui se pourra vanter du vain tiltre de roy ?
La couronne n'est pas vne capable roche
Pour emousser les traits que Jupiter decoche.
J'apprends, helas ! j'apprends que les astres tousjours
Regorgent de mechef pour malheurer nos jours ;
Ainsi, doresnauant, tes flames radieuses
A mes jours, beau soleil, eclattent odieuses ;
Ainsi doresnauant mon âme n'a d'object
Qui ne luy soit d'ennuy lamentable subject.
Rien ne s'offre à mes yeux qu'encombre, et les delices
Plus douces de ma court ne sont que des supplices ;
Tout ce qui plus joyeux s'oppose à ma langueur
De mon deuil incurable augmente la rigueur ;
Mon cœur, traisnant du ciel la colereuse flèche,
Porte tousjours la main à sa recente brèche,
Se propose tousjours et gemit en horreur
De nature et du ciel le monstrueux erreur.
Vn prodige germé de ta royale souche,
Vn taureau dont ta femme à ta honte s'acouche ;
D'effroy ce souuenir herisse mes cheueux,
Et me revient tant plus esteindre je le veux.

Qui desormais, ma Crette, ô toy Reyne des Isles,
Doit regir après moy tes populeuses villes ?
Mon Androgée est mort, et mon sang odieux
Ne germe peruerty qu'vn fruict prodigieux.
Androgée, vn patron des princes magnanimes
Que l'Ardenois poussa dans les nuicteux abismes.
Ha ! ce forfait m'emplit d'eternelle rancœur,
Et tousjours d'vn depit m'en fait seigner le cœur !
Aussi, tant qu'vn soleil eclairera le monde,
Tant que sera mon regne enuironné de l'onde,
Ma vengeance funeste empreinte de terreur
Les battra criminels du traict de ma fureur;
Flagellez par ma dextre en courroux estenduë,
Ils porteront la peine à leur offense deuë,
Ou Minos cessera de commander icy,
Ou Minos cessera de respirer aussi.

SILVRE.

Sire, leur crime est grand, vn supplice condigne
Ne punira jamais leur trahison insigne ;
Ils ont trop outrageux forfait à l'equité
Pour rendre leur mefait des peines acquitté.
Le bruict sanglant du meurtre enfle à tous le courage,
Espoinct tous vos subjects de vengeresse rage,
Et le seul souuenir d'vn fait tant inhumain
Leur met à tout moment les armes à la main.
Il n'est celuy de nous, tant ce rancœur nous touche,
Qui son chef courageux n'expose à l'escarmouche,
Qui ne se porte ardent où plus sur les soldars
Greslent de tous costez les flames et les dards,
Qui n'espendit son âme, alors toute allegée,
Votre injure vne fois sur l'ennemy vengée;
Vous en auez temoings ceux qui jà deleguez
Ont d'vn premier effort les traistres subjuguez,
Ont fait couler du sang dans les valons d'Ardée
Ainsi que d'vn torrent la vague debordée,

Ont eleué de morts vn monstrueux bucher,
Ont fait plus d'ennemis en l'Orque trebucher
Que de fleurs au printemps n'abbat dessus la plaine
De l'Aquillon grondant la froidureuse haleine;
Plus que dans l'Iberie au bois demy mourant
N'arrache de cheueux l'automne deuorant;
Plus qu'on ne voit au ciel de ces lumieres sombres
Quand la diue aux trois noms a fait venir les ombres.

MINOS.

Helas! mais ce carnage aux armes mutuel
Redonde jusqu'aux miens egallement cruel.
Desjà tant de milliers de valeureux gens-darmes
Tombent à mon subject sous les contraires armes;
Mon royaume desjà se comble d'orfelins:
O Mars, que tes effets nous ont esté malins!

SILVRE.

Reuangeant vn affront dont le sort nous afflige,
A vn second malheur notre malheur s'oblige;
Nous ne faisons ainsi qu'exaler vn courroux
Autant qu'à l'ennemy pernicieux à nous,
Aueuglement poussez par le vent d'vne rage,
Sans amender le mal, sans reparer l'outrage;
Car mille et mille corps, pour quitter leurs esprits,
N'en sçauroient ranimer vn que la Parque a pris.
Tous vos subjects offerts en sanglante hecatombe
Ne sçauroient Androgé r'apeller de la tombe:
On ne reuient jamais, ayant franchy ce pas,
Car notre jour eteint ne se ralume pas.
Ainsi le traict grondant elancé du tonnerre,
Quand le ciel depité veut chastier la terre,
Ne se rappelle point, et son mortel effet
Ne peut non par les Dieux jamais estre defait.
Arrestons donc le cours des riuieres coulantes
De tant de sang puisé dans nos troupes mourantes,

C'est trop donner de temps à nos vaines fureurs,
C'est donner trop d'espace à nos louches erreurs.

MINOS.

Comment! ne les punir! n'en laisser vn exemple
Où la posterité d'aage en aage contemple
Leur supplice effroyable à l'injure pareil!
J'atteste les rayons du lumineux soleil,
Ces rayons innocens dont la candeur outrée
Rebroussa dans le ciel pour le crime d'Atrée,
Qu'vn acte si perfide impuny ne sera.
Que ma fureur contr'eux jamais ne cessera,
Qu'il faut que leur couronne ou la mienne finisse,
Bien plutost qu'vn lien de paix nous reunisse.

SILVRE.

Veu qu'ils vous sont venus la trefve proposer,
Au moins vn peu de temps l'armée reposer
Ne sera que le mieux.

MINOS.

Si je permets la trefve
Pour refaire mon camp, il faut qu'elle soit brefve :
Vn siecle passera tandis chaque moment;
Mais quel eclat de feu ouure le firmament?

L'ORACLE.

Escoute prononcer, juste Roy de la Crette,
De l'oracle des Dieux ce que leur voix decrette
Ton fils dedans l'horreur du Tartare reclus
Tant de sanglants regrets ne te demande plus.
Voyant tant de guerriers dans l'Acheron decendre,
Tous les jours immolez à sa muette cendre,
Il se plaint vers le Ciel, accuse son destin
De l'avoir fait auteur d'un combat si mutin ;
Gemit que ta grandeur peu à peu diminue,

Ainsi que ta fureur sanglante continuë,
Qu'en bref, toute cette isle est au fief d'Atropos.
Ses manes pour cela n'ont jamais de repos,
Tousjours sont agittez de ses facheuses craintes
Et poussent vers e Ciel mille piteuses plaintes.
Le Ciel, importuné des cris de son malheur,
Les immortels, touchez de sa juste douleur,
Ordonnent vne paix à cette dure guerre
Qui fait horreur au Ciel et frayeur à la Terre,
Met la Mer en colere, et en trouble l'Enfer.
Cesse donc, par les Dieux, les flames et le fer!
Donne, car c'est du Ciel la volonté mandée,
Non seulement la trefve aujourd'hui demandée,
Mais vne entiere paix octroye à l'ennemy;
Et soulage ton fils au Cocyte blemy,
Ton fils de qui pourtant les cendres outragées
Sur les traistres seront cruellement vangées
Sans qu'il faille à cela tes lames aiguiser,
Sans qu'il faille le sang de ton peuple puiser.
Ils auront vn supplice aux aages memorable,
Ordonné pour punir leur cité miserable,
Tu auras vn tribut de leurs propres enfans
Qui te viendront leur vie apporter tous les ans,
De l'vn et l'autre sexe un sanguinaire hommage
Des manes de ton fils reparera l'outrage.
Sept vierges et sept fils, qu'ils eliront au sort,
En Crete tous les ans s'en viendront à la mort.
Le monstrueux enfant dont ta femme accouchée
D'vn opprobre eternel a sa maison tachée
Se paistra de leur sang; ce monstre my-taureau
Deuant tes yeux vangeurs en sera le bourreau
Au labyrinthe obscur où tu l'as fait enclore
Il jeusnera deux jours avant qu'il les deuore,
Puis, estant de la faim à la fureur reduit,
Il aura ce butin à sa rage conduit.
Ainsi sera le dol de l'ennemy perfide

Puny de cent trepas pour vn seul homicide ;
Leur honte aussi jamais ne sera dans l'oubly.
A telle loy sera votre accord ctably,
Ainsi me l'ont dicté les gouuerneurs du pole.
Ne sois donc point rebelle à leur sainte parole,
Fay ce que je t'anonce, et que sans contredit
S'execute au plutost l'arrest que je t'ay dit.

MINOS.

Sacré nonce des Dieux, oracle de justice,
O saincte voix du Ciel, que tu nous est propice !
Donc maintenant de nous s'absente le danger !
Donc vous prenez le soing, ô Dieux, de me vanger !
Mille graces par moy d'immortelle memoire
Rendront ce benefice à nos nepueux notoire.
Je vous veux obéir, et mon courage est prest
D'executer heureux votre divin arrest.

SILVRE.

Bonheur inesperé qui me comble de joye !
Mais quel peuple etranger aduance icy sa voye ?
Sire, tout à propos voicy l'ambassadeur
Qui de trefve autrefois vous fut le demandeur.

AMBASSADEVRS.

Abattus à vos pieds justement ennemis
Pour l'horrible forfait que nous avons commis,
Notre voix d'un pardon honteusement vous prie
Pour l'honneur ruyné de toute la patrie.
Par nos murs desertez, par nos faibles remparts
Qui de breches creuez font ventre en mille parts ;
Par le sang qui rougit notre terre enyurée
A la fureur de Mars enticrement liurée,
Par les Dieux, par le los du merité renom
Dont la saincte clemence honore votre nom,
Temperez la fureur de votre ire equitable,

Calmez votre vengeance affreuse et redoutable,
Finissez nos trauaux, retirant le mechef
Et les tourmens hideux qui pressent notre chef;
Ne veuillez sans profit et sans nul aduantage
Exercer plus longtemps cet impiteux carnage :
Au moins prenez pitié de vos propres guerriers
Que l'Enfer tous les jours engloutit à milliers.
A vos depens d'autruy ne causez le dommage,
Mais plutost exigez vn tribut, vn hommage,
Et prenez dessus nous, pour chasser ce malheur,
Autant que de nos biens peut fournir la valeur.
Nous n'y retiuons point; sans être refractaires,
Nos plus beaux revenus à vos pieds tributaires
Nous vous apporterons, si, payans nos moyens,
Nous vivons de nos murs paisibles citoyens.

MINOS.

Je demande vn tribut que le ciel mesme ordonne :
A telle paction le crime je pardonne.

AMBASSADEVRS.

Puis que le Ciel le veut, monarque, nous voicy,
Si vous le trouuez bon, pour l'approuuer aussi.
O Dieux que je redoute! vn presage funeste
Me fait craindre d'un traict de la rigueur celeste.

MINOS.

Ce tribut que le Ciel m'enjoint vous imposer,
Pour d'une entiere paix nos discords appaiser,
Est tel, que tous les ans, du sang de votre ville
Quatorze enfans viendront recevoir en mon isle
Un trepas innocent pour vos chefs criminels,
Et vous obseruerez ces pactes eternels.
Sept vierges et sept fils ma victime asseruie
Me viendront tous les ans sacrifier leur vie :
Vous me serez tenus de cet hommage là.

Les Dieux, en leur decret ayant conclu cela,
De mon sang malheureux font un prodige naistre
Dont la faim vos enfans sont destinez à paistre :
Aduisez d'accepter l'accord venu des Cieux.
Rebelles reprouuans la sentence des Dieux,
Leur ire se r'enflame, et mon cœur se r'alume
Pour vous persecuter plus qu'il n'a de coustume;
Vous verrez de renfort mes bataillons doublez,
Serez de ma fureur plus que jamais troublez,
Sans mercy, sans espoir de repeter encore
Cet offre; et soit juré par le ciel que j'adore.

AMBASSADEVRS.

Ha barbare destin! Quoi! faut-il donc qu'ainsi
Les hommes et les Dieux nous refusent mercy?
O vengeance du ciel! ô justice cruelle!
O pour nos citoyens effroyable nouvelle!
Allons, leur rapportant les pactes proposez,
A ce cruel accord les rendre disposez.

ACTE TROISIESME.

ÆGÉE, AMBASSADEVRS, CONSEILLER, NAVTONNIER,
THÉSÉE, FILLES.

ÆGÉE.

Pour vn meurtre commis, ô celeste malice !
Nous auons trop souffert ce rigoureux supplice,
Durera-t-il tousjours le carnage et le fer?
N'ont-ils encor soulé l'insatiable Enfer ?
Caron deust estre las de passer les cohortes
Des esprits separez de nos brigades mortes.
En ce siege cruel, des soldats egorgez
Se sont mille ruisseaux dans l'Orque degorgez.
Helas ! depuis le jour que le flambeau du monde
Esclaira le chaos de sa premiere ronde,
Les cieux n'ont point versé de desastre pareil;
Si dure cruauté ne fut sous le soleil,
Non pas du premier jour du siege de Pergames
Jusqu'à la triste nuict de ses meurtrieres flames,
Lors qu'enfants, pere, mere et les vieillards plus vieux
Se virent egorgez dans le temple des dieux,
Quand l'honneur devoré de leur ville fameuse,
Soula l'ire du ciel en victime fumeuse.
A l'effroyable horreur du comble de leurs maux
Nos malheurs comparez se trouveront egaux.

Injustice du ciel ! pour si legere injure,
Que la punition se prend bien à l'vsure !
O barbare Minos ! resource de nos maux,
Combien juge equitable on te renomme à faux !
Execrable tyran moins doux que Diomede,
Qui d'un Busire fier les cruautez excede,
Jamais tout ton venin ton cœur ne vomira,
Ta sanguinaire soif jamais ne tarira,
Ny ne verrons jamais ta cholere flechie,
Tes scadrons absanter notre terre affranchie.
Que veux-tu plus de nous, oppressez de la faim?
La mere ses enfans deuore au lieu de pain,
Nos murs sont tous deserts, la campagne se noye
Dans notre sang versé qui par fleuves ondoye,
Tes guerriers ont leur part en notre inique sort,
Egallement par toy victimes de la mort.
Ton mal-heur, peu s'en faut, au notre se parie:
Il est temps, il est temps de brider ta furie !
Nous sommes criminels du malheureux trepas
Qui ton fils Androgée a fait tomber là bas,
Il est vray; mais aussi nous promettons d'amande
Tout ce qu'à l'expier ta ranqueur nous demande.
Prends ce qu'il te plaira, exige sans pitié
De tous nos reuenus la plus riche moitié:
Je jure par les Dieux que plus grands je reuere,
Retirant de nos chefs ce chastiment seuere,
Nous te l'accorderons ! Mais n'apperçois-je pas
Les deputez vers luy tourner icy leur pas?
A quoy s'est resolu ce monarque de Crete?

AMBASSADEVRS.

Que toute la patrie à lamenter s'apreste !
Que ne suis-je chetif au dernier de mes jours !

ÆGÉE.

Quoy ! veut-il persister en la guerre tousjours ?

AMBASSADEVRS.

D'vn contraire malheur la guerre terminée,
Il tient notre Cité sous son joug dominée,
Il accorde la paix, mais sous des pactes tels
Qu'on esliroit au pris les combats plus mortels.

ÆGÉE.

Je ne vois point de sens en ce douteux langage:
Ouure nous plus à plain ton funeste message?

AMBASSADEVRS.

Humbles d'œil et de voix et ployans les genoux,
Nous auons veu ses yeux enflamez de couroux,
Ainsi qu'vne lyonne aux forests de Nemée
Decouurant un cheurcuil dans l'ombreuse ramée.
D'une voix en courroux comme vn foudre eclattant,
Auant qu'il soit de nous vn seul mot ecoutant:
« Ha! mechants, nous dit-il, execrables perfides,
M'osez-vous poluer de vos yeux homicides? »
A son regard, troublés d'un criminel remords
D'avoir poussé sa race au royaume des morts,
Nous ouurons la parole, et, tombez sur la face,
Requerons d'vn pardon sa pitoyable grace,
Luy depeignons aux yeux le long siege inclement
Qui son peuple et le notre opprime egallement,
Conjurons sa pitié, par le renom de juste
Qui le rend aujourd'huy par l'univers auguste,
Qu'il luy plaise vne paix en fin nous accorder,
Et le forfait commis d'vn tribut amander;
Le prions qu'à son choix il exige un hommage.
Helas! une frayeur m'etouffe le courage.

ÆGÉE.

Acheue et nous apprends quel fardeau si pesant,
Quel tribut si cruel il nous est imposant.

AMBASSADEVRS.

Vn tribut ordonné par le couroux celeste,
Vn autel de Busire, vn repas de Thieste,
Vn oracle du Ciel pour nos debats finir
Et d'vn supplice deub nostre crime punir.
Las! ce cruel tyran expressement commande
Que nostre propre sang luy soit donné d'amande.

ÆGÉE.

O tribut execrable! horrible nouveauté!

AMBASSADEVRS.

Que nous soyons tenus, extreme cruauté
Qui fait que tout mon sang dans mes veines se fige!
Paistre de nos enfans la fureur d'vn prodige,
D'vn monstre my-taureau, l'abominable fruict
Que nature en horreur de son germe a produit.
Il faudra chacun an que quatorze de nombre
Viennent porter leur vie à ce mortel encombre;
Que sept de chaque sexe en leur aage plus beau
Presentent leur gosier à ce monstre bourreau :
Tel hommage le Ciel enjoinct qu'on leur octroye.

ÆGÉE.

Barbare Jupiter, tonne, eclatte, foudroye,
Decoche tous les traicts du boiteux forgeron
Pour m'enuoyer victime aux gouffres d'Acheron.

CONSEILLER.

C'est le decret des Dieux, et leur sentence expresse
Ordonne à tel effet eschanger nostre oppresse.
L'affaire est bien pesée, il vous est bien meilleur
D'appointer à ce prix; moindre en est le malheur
Que non pas tous mourir et que perdre l'Empire.
De deux malheurs au choix, il faut laisser le pire.

Qui pourroit s'acquitter en l'hommage du Ciel
Pour fondre en quelque autel vn offrande de miel,
L'homme le plus avare enyureroit les nuës,
Pour le sang espargner de ses trouppes cornuës.
Ainsi seroit bien sot le vassal qui rendroit
Deux tributs à son Roy, pour vn seul qu'il luy doit.
Que sert-il d'employer beaucoup en vne affaire
Qui pourroit aussi bien aveeques peu ce faire?
Si quatorze trepas de nos enfans liurez
Peuuent rendre vn millier de peuples deliurez,
Pourquoy de nostre sang epandre dauantage?
Pourquoy ne vous sous-mettre à si leger hommage?

ÆGÉE.

Hommage si léger! Et de quel autre faix
Plus pesant pouvaient-ils surcharger cette paix?
Tu le nommes léger, et dans l'ombreux royaume,
Le roc Sisyphean n'est au près que du chaume!
Tu le nommes leger, et je serois moins las
Sous le faix d'Enceladé, ou sous celuy d'Atlas!

AMBASSADEVRS.

Il me semble leger et sa peine moins dure,
Puisque sa cruauté d'vn nombre se mesure:
Il vaut mieux deux fois sept que deux fois mille offrir.
Bien certains du malheur que nous devons souffrir,
On prend pour se resoudre vn soulas profitable:
Vn mal que l'on prevoit n'est pas si dommageable.

ÆGÉE.

Ridicule soulas! Et que peut profiter
De preuoir vn malheur qu'on ne peut euiter?
Au contraire, certains de nos futures pertes,
La rage nous fait voir les sanglantes offertes
De nos enfants meurtris; vne frayeur toujours,
Vn desespoir secret, accompagne nos jours.

Sans trefve, sans repos, cet infernal hommage
Roulera par nos yeux sa funereuse image.
Chascun craindra tousjours que son fils destiné
Ne soit traisné sanglant du taureau butiné.
O rage! ô creue-cœur! ô monstre de misere
Que le Ciel, que l'Enfer auorte de colere!
Dieux, non pas de clemence, ains de seuerité.

CONSEILLER.

Debattre aux immortels n'est que temerité:
Soulons, puis qu'il le faut, leur sanguinaire enuie.

ÆGÉE.

De nos fils innocens sacrifier la vie!
Immoler les chetifs qui n'ont rien merité!
O meschef incroyable à la posterité!
Bourreaux de nostre sang, de nos mains violentes,
Arracher les enfans à leurs meres dolentes,
Pour les abandonner à ce monstre beuglant,
Qui en fera sa proie et son repas sanglant,
Contraindre à tel tribut nos ames parricides,
N'est-ce nous rendre ainsi de nous-mesme homicides?
C'est forcer la nature, et pour complaire aux dieux,
Violenter les loix de la terre et des Cieux:
Les Dieux se vont ainsi contrariant eux-mesmes.

AMBASSADEVRS.

Cessez, grand Roy, cessez vos cholerez blasphemes;
Ne veuillez le vouloir des Dieux examiner.

ÆGÉE.

Ha! je ne puis icy mon ire dominer.

AMBASSADEVRS.

Vn courroux inutile on doit sage restraindre,
Alors qu'il est permis tant seulement de plaindre;

Icy nous ne pouuons que seulement pleurer
Les malheurs que les Dieux nous forcent d'endurer.

ÆGÉE.

Je ne sçaurois ployer à leur voix inhumaine.

AMBASSADEVRS.

Il le faut, pour gauchir à plus cruelle peine.

ÆGÉE.

Est-il rien plus cruel que son sang immoler?

AMBASSADEVRS.

Ouy, de voir vn pays de peuple desoler,
Perdre toute la terre à vostre loy soumise,
Qu'on sauue auec ce peu de victime requise;
On ne le doit nier, car, ne l'accordant pas,
Pour cela vos enfans n'echappent du trepas;
Ils ne feront ainsi qu'en leur cendre meurtrie
Mourir des feux meurtriers de toute la patrie;
S'ils meurent plus heureux, ce sera que mourans
Ils se verront suiuis de beaucoup de parants.
Ne voyez-vous les traicts de la fureur divine
Qui menassent nos murs d'une entiere ruine?
Minos s'est resolu d'enuoyer du renfort
Pour redoubler son camp et nous presser plus fort;
Puis les Dieux, plus à craindre, ordonnent vostre crime
S'expier sanguinaire en sanglante victime.

ÆGÉE.

O terre desastreuse! ô peuple mal-heureux!
Payons donc au tyran le tribut funereux;
Versons-luy notre sang, propitions les manes
De son fils qui se plaint aux riues stigianes,
De son fils dont le meurtre empraint au souvenir
A mes yeux effrayez ne cesse de venir.

Allons signifier à la ville étonnée
Cette sanglante paix, contre nos vœux donnée,
Et, commettant au sort le troupeau innocent,
Choisir ceux qui feront vn hommage recent.
Envoyons, mes amis, à ses mortelles peines
Quatorze enfans tirez des familles d'Athenes.

CONSEILLER.

O justice cruelle! ô destins irritez!
En quel enfer de maux nous auez-vous jettez!
Toy qui conduict des cieux le grand tour ordinaire,
Pere Saturnien, majesté debonnaire,
Et vous tous, immortels, dont l'amour infiny
Pour nos crimes de nous ne fut jamais banny,
Moderez-nous votre ire, et d'vn sort pitoyable
Bornez de peu de temps le supplice effroyable;
Que, ce premier hommage à l'ennemy rendu,
Notre sang au taureau ne soit plus epandu.
Et faites, Dieux benins, que mon enfant vnique,
A ce tourment hideux aujourd'huy ne s'applique:
Ainsi vous arrachez deux ames à la mort,
Car de mon fils perdu j'espouserois le sort;
Ainsi, je vous promets, ma requeste obtenuë,
De vœux continuels importuner la nuë;
Aux autels erigez en nos sainctes maisons,
Des victimes brûler en toutes les saisons;
Plus d'offrandes payer que le printemps ne donne
De verdoyans cheueux aux rameaux de Dodone,
Vous verser plus de sang dans ce vagueux enclos
Que Neptune profond n'embrasse pas de flots,
Faire fumer d'encens vn plus riche nuage
Que n'en fit le brasier du dardanois pillage.

NAVTONIER.

Entrez, pauvres agneaux destinez à l'autel;
Recevez de mes bras vn seruice mortel,

Puis que je suis contraint, en ce cruel office,
De porter vostre vie au sanglant sacrifice.
O batteau mal-heureux ! ô funeste auiron,
Digne de ne seruir qu'en l'esquif de Charon,
Digne de ne couper que les flots de la Parque !
Pourquoy me suis-je apris à conduire vne barque,
A me cognoistre, expert, à la route des flots ?
Mais pourquoy, seul choisi d'entre les matelots,
Devois-je estre le chef d'vn si piteux voyage,
Où je n'ay point d'espoir qu'en celuy du naufrage,
En attendant les cieux par pitié s'alumer
D'vn orage impiteux qui nous fasse abismer !

THESÉE.

Cesse tes cris, naucher, retient ta voix peureuse,
Notre ame, par la mort aujourd'huy bien-heureuse,
S'enuolé dans les cieux, et laisse nos beaux jours
Couronnez d'vn laurier qui verdira tousjours ;
Nous viurons d'aage en aage, et la voix de Memoire
De nos noms à jamais rechantera la gloire.
Vous pleurez, mes amis ! à quel plus beau destin
Pouuoit le bon demon reseruer notre fin ?
Mourir pour la patrie ! hé ! c'est tout l'auantage
Qu'ont les mignons des Dieux pour leur bel heritage !
Il faut prendre courage, et le trepas souffrir,
Auquel vient avec nous l'honneur mesme s'offrir.

VNE FILLE.

De ce monstre bourreau l'imaginé visage
Se presente à mes yeux, me transit le courage,
Me glace tous le sein de mortelles terreurs,
Et desja de l'enfer me fait voir les horreurs.

VNE AVTRE FILLE.

Dieux, on nous fait mourir !

THESÉE.

Estes-vous ignorantes
Des trois fatalles sœurs qui sont tout deuorantes?
L'une tient la quenouille, et l'autre le fuseau;
Mais la troisième porte un funereux cizeau,
Qui, selon que les Dieux ont mesuré notre aage,
Prompte coupe la trame, et finit son ouurage.
Croyez-vous tousjours viure au terrestre sejour?

FILLE.

Mais en nostre printemps nous est rauy le jour!

THESÉE.

Hé! c'est en quoy les Dieux nous obligent encore:
La viellesse d'ennuis ainsi ne nous deuore;
Nous ne sçaurons que c'est d'vn continu cracher,
Qui nous vient les poulmons en phlegmes arracher;
D'estre sourds, chassieux et glassez d'un catherre;
Bref de traisner vn corps qui n'est rien que de terre,
Entrer au monument aussi secs que les os
Qui s'y seroient tenus par des siecles enclos.

FILLE.

Mais nous mourons sans mal d'une mort violente.

THESÉE.

C'est pour nous exempter de quelque fievre lente,
D'vn sincope subit, ou d'vn ardent poison,
Maux qui font par le corps malade la raison,
Affaiblissent l'esprit, plongent dessous la lame
Auec la cendre morte vne grand'part de l'ame,
L'empeschent de voler à l'immortalité,
Etouffant de ses feux la noble qualité.
Mais nous, graces aux Dieux et à l'heureux encombre
Qui nous pousse en bas aage en la demeure sombre,

Euitons ce danger; nostre esprit, sain et fort,
S'oppose courageux aux effrois de la mort,
La mort qui n'a de mal ni d'accez difficile,
Fors c'il qui nous y montre vne peine inutile.
Qu'est-ce qu'vn pas soudain? On a plus de tourment
Au chemin de la mort qu'à son propre moment;
Il nous y faut resoudre. Or, sus, troupe cherie,
Qu'avez-vous? Le destin m'immole à la patrie;
Ne montrez plus icy le courage retif :
Il se faut ejouyr du glorieux motif
Qui nous porte à present sur les vagues humides;
Apprenez à me voir à n'estre plus timides.
Sus, que l'anchre leuée on demare ce bord.

LA TROVPE.

Adieu donc pour jamais, adieu aymable port!

THESÉE.

Adieu, chere patrie.

LE PILOTE,

Ha! le deuil qui m'entame
Dans mes bras tremblotans fait chanceller la rame;
Courage, nautonnier, ramons bien d'vn accort.
Où tend nostre sentier?

NAVTONNIER.

Vers l'estoile du Nord;
Ayant passé la coste, on haussera les voilles.

THESÉE.

Montrez-nous, clairs Jumeaux, vos germaines estoilles;
Eclairez notre course et conduisez nos pas
Soubs vos astres tuteurs jusqu'au point du trepas.

ACTE QVATRIESME.

ARIADNE, LES GARDES, LES FILLES, THESÉE, GEOLIER.

ARIADNE.

Du sort injurieux la rancune et la haine
Brassent tousjours du mal à l'innocence humaine,
Celles qui par le chef ne portent pour atour
Que des serpents tressez qui leur flottent autour,
La trouppe des Fureurs aux mortels ennemie,
Ne sommeille jamais dans la salle blemie
Du nocturne palais ; tout le malin troupeau
Nous prepare tousjours quelque encombre nouueau.
Fortune sur nos chefs aueuglément se rousle
Or haut, or au millieu, or au bas de sa boule.
Tel bonheur qui nous flatte, vn astre dans les cieux
Nous œillade tousjours d'vn œil malicieux.
Jupiter d'vn clain d'œil les empires renuerse,
Et des mieux fortunez les grandeurs boulcuerse.
Vn exemple inouy dans les siecles passés,
Vn monstre de mal-heur le nous apprend assez.
Crete de cent citez richement populeuse,
Crete sur les citez du monde glorieuse,
Qui n'aguere en bon-heur les cieux mesme excedoit,
N'aguere la fortune entiere possedoit
Des astres plus benins sainctement affeublée,

Se voit en vn elin d'œil d'aduersité comblée.
Mon frere, en qui mon pere aagé se reposoit,
En qui l'espoir du peuple entierement gisoit,
Soulas de la patrie et son amour vnique,
Passe de son printemps en l'antre Plutonique;
Il est mort, et mal-heur! notre sang peu fecond
Ne laisse à tant de biens vn heritier second.
Minos n'a plus de fils futur prince de Crete,
Et les Dieux, ha! ma voix dans l'artere s'arreste,
Le poulmon me defaut, et mon palais perclus
Ne veut, n'ose, ne sçait eclore le surplus.
Et les Dieux, mais plutost les horreurs stigiales,
Les fureurs ont pollu les entrailles royalles
D'vn prodige enfanté, conceu d'vn mesme sang
Que je suis, et porté neuf mois en mesme flanc,
Horrible monument d'vne honteuse flame
Qu'vn silance eternel doit sauuer de diffame.
Encores les destins ne se contentent point,
Vn plus piteux esclandre à cestuy-cy ce joint.
Ce monstre ne se paist que du sanglant massacre
Que l'injure du Ciel à sa fureur consacre;
Son breuuage est de sang, vn hommage annuel
Doit fournir de viande à son repas cruel,
Et nous sommes contraints de meurtrir miserables
De l'essence des Dieux les pourtraicts venerables;
Violer leur image, et donner à la faim
De ce monstre glouton vn sacrifice humain.
La pitié me transit, je me sens offensée,
Repassant tel horreur en ma triste pensée,
Et je jure le Ciel, où mon esprit mal sain
Possible enuoyera cette complainte en vain,
Qu'il me deplaist de viure à tel malheur contrainte,
Que d'vn trepas soudain l'inceuitable attainte
M'allegeroit beaucoup, si mourant je pouvois
Rachepter ces pauurets qu'au suppliee je vois!
Quoy! les faire mourir s'il ne sont pas coulpables?

Dieux, de tant d'injustice estes vous bien capables?
Estes-vous si cruels? Mais quel bruict impourueu
Suruient à mes regrets? O grands Dieux, qu'ay-je veu?
Voilà ces innocens qu'au supplice on prepare!
Arrestez, inhumains! voyez, troupe barbare,
Quel mal on vous fait faire, et, par les Dieux voyez
A quelle impieté vous estes employez!
Qu'ont forfait ces pauurets? quel supplice les meine
Au tourment preparé de leur future peine?

LES GARDES.

Nous n'enquerons cela, ne nous chaut de sauoir
Ce qu'ils ont perpetré, ce n'est notre deuoir,
Madame; nostre charge enjoint de satisfaire
Au mandement du Roy et son vouloir parfaire.
Justes ou criminels, à tort ou par raison,
Il nous les faut traisner au creux d'vne prison.

ARIADNE.

Que faites-vous, bourreaux?

VNE FILLE.

Hé, Madame, de grace,
Qu'en votre cœur pour nous la pitié prenne place;
Prescruez nostre chef de l'eminent trepas,
Que nostre corps ne serue au monstre de repas!

ARIADNE.

Par les Dieux conjurez, par la foy d'innocence,
Par mon authorité dont tous prendrez licence,
Laschez-les, mes amis, de graces les laschez,
Et d'vn si lasche exploit vos dextres ne tachez.
Obligez mon amour. Si vous craignez mon pere,
Je vous exempteray des traicts de sa colere;
Pour vous seruir d'asile encontre ce danger
Je donneray mon chef afin de vous pleger.

LES GARDES.

Contraints d'executer ce que le Roy commande,
On ne peut accorder votre saincte demande;
Rebelles à Minos, nous serions criminels.
Les crimes, au, surplus qui sont tous personnels,
Ne se peuuent pleger. Cette faute commise
Pour votre caution ne seroit pas remise,
Nos chefs en patiroient.

THESÉE.

Ayez pitié de nous.

ARIADNE.

Ses soupirs, ses accents si piteux et si doux,
Ne vous amoliront! Ces beautez si diuines
Ne feront poinct d'effort à vos dures poictrines!

L'VN DES GARDES.

Voulez-vous en leurs lieux vous rendre prisonniers?

DEVX DES GARDES.

Nanny.

PREMIERE GARDE.

Et vous?

L'AVTRE GARDE.

Ny moy.

ARIADNE.

O rochers mariniers!
Fiers tigres du Caucase! Ha! que mon ame endure
Au souuenir affreux de leur proche torture!

LES GARDES.

Mais nous sommes icy trop longtemps demeurans;
Allons, il faut venir.

THESÉE.

Bien, nous suiurons, tyrans.
Adieu, Madame, adieu! Jupiter recompense
Les vœux signifiez de si rare clemence!
Votre faueur montrée en l'offre seulement
Comme en l'effect receu m'oblige egallement.

ARIADNE.

Faut-il donc que les Dieux soient subjets à la Parque!
Destin, qu'en cet effet ta fierté se remarque!

LES GARDES.

C'est trop.

THESÉE.

Adieu, Madame.

ARIADNE.

Adieu, gloire du iour,
Merueille de nature et chef-d'œuure d'amour,
Qui reprochez aux Dieux l'injustice et le blasme
D'auoir leur propre sang fait butin d'une lame.
L'amour et la pitié, de contraires façons,
Me blessent à la fois de flame et de glaçons;
La pitié fait couler en mes veines glacées
Les tyranniques morts à leurs chefs menassées,
Et l'amour, d'autre part, vient tenter mes espris
D'un assaut impourueu nouuellement surpris.
L'objet abandonné d'une diuine idole,
Qu'absente de mes yeux du souuenir i'accole,
Va d'vn doux entretient mon ame repaissant.
Son brandon trop epris, bien qu'à peine naissant,
Enuoye en mon cerueau ne sçay quelle fumée
Par les soufflets d'amour plus en plus allumée.
Que ses yeux me sembloient plains d'amoureux appas!

Le soleil dans les cieux plus beau n'eclaire pas,
Et ses cheueux dorez se pourroient bien decrire
Comme les rais du jour quand l'aube se retire.
Les poils du bel Adon garrottoient sa Cypris
D'vn nœud tel que celuy dont mon courage est pris,
Tel que le doux lien de mes cheres cadesnes,
De mon martyre doux, de mes plaisantes peines
Mais que fais-je, insensée, et quel aueugle erreur
Me vient precipiter au temps de ma fureur?
J'affecte l'impossible, vne poudreuse lame
Doit bien tost s'emparer de l'objet de ma flame,
Laisser veuf mon amour; il ne faut persister
En semblable manie, ainçois luy resister.
Delaisse donc, mon cœur, cette friuole attante,
Applique le remede à ta playe recente;
Empêche de ramper ce poison plus auant.
Esperant vn hymen, c'est pourchasser le vent.
Le decret du destin à ton vœu contrarie,
Surmonte donc, mon cœur, surmonte ta furie,
Vise à quelque autre but, et d'un contraire cours
Vers vn phare plus seur fais singler tes amours.
Helas, qu'à tel dessein m'est libre la parole!
Mais l'effaict est contraint sous le Dieu qui m'affole.
Ardante de vouloir, de force je defaux
A surmonter d'amour les continus assauts;
Je brule, ie peris. Puissant Dieu d'Idalie,
Relasche vn peu les nœuds dont ta corde me lie,
Alante le brasier, modere moy ton feu,
Et me donne loisir de respirer vn peu.
Derechef derechef, doux enfant de Cythere,
Toy que l'onde, la terre et que le ciel reuere,
Qui commandes aux dieux, qui forces Jupiter
Sous ton joug le tonnerre et l'egide quitter,
Seul fais ce qu'il te plaist, seul peux mettre en ruyne
Ce grand tout, comme seul tu en fus l'origine,
Favorise à mes vœux, assiste, assiste-moy,

D'vn prospere succez efface mon emoy,
N'epargne ton secours à l'image naïue
De tes beautez qui ja touchent l'ombreuse riue.
Deualer au cercueil, Amour, ne le permets,
Ce pauure prisonnier en liberté remets,
Exploit qui te sera de bien peu d'entreprise :
Est-ce toy qui força le bastion d'Acrise,
Fis bresche à ses remparts, bien que leur bastiment
Fust maçonné d'airain et non pas de cimant?
Brise donc ces prisons, Amour, je te reclame,
Arrache des liens ce larron de mon ame.
Mais, ô vaine priere ! inutile recours !
Il me faut de moy-mesme emprunter le secours,
Attendre ce bon-heur de quelque ayde visible,
Chercher en mon esprit quelque moyen possible,
Bander tous les ressorts de mon inuention
Pour paruenir au but de telle intention.
De rompre cette tour, si munie et si forte,
Il faudroit de soldats vne entiere cohorte;
Outre que nos vassaux leurs chefs n'exposeroient
A semblables dangers, aucuns ne l'oseroient.
Sans doute tel remede est bien loin d'apparance
A celuy qui ne sçait se nourrir d'esperance;
Mais quel autre moyen seroit mieux medité
Que de mettre vn embusche à la fidelité
De tant d'Argus commis à la garde soigneuse?
L'entreprise me plaist, elle est moins perilleuse.
L'amorce des presens a beaucoup de pouvoir
Pour corrompre la foy et tromper le devoir.
L'or penetre par tout, et sans beaucoup de peine
Fait passer avec luy tout cela qu'il emmeine.
Soit vice, soit vertu, bien-veillance ou rancœur,
Il n'est rien à quoy l'or ne dispose le cœur.
J'offriray ce que j'ay de precieux et rare
Pour eblouir les yeux de leur esprit auare,
Ce diamant tiré du Pactole perleux,

Choisi sur les plus beaux de son bord graueleux,
Ce ruby dont l'eclat semble jetter des flammes,
Et le riche thresor de ses perleuses trames.
S'ils veulent leur faueur à mon ayde employer,
Tout ce que je possede en sera le loyer.
Mais si leur cœur loyal ne m'est pas exorable ?
Soubçon hors de propos qui n'est pas vray semblable;
Toutesfois, il se peut : la crainte du tourment
Que Minos luy fera souffrir asseurément
Les retiendra forclos d'esperer un asile
Contre l'ire du roy, ce qui n'est pas facile.
En ce cas, mon esprit au fonds de son sçavoir
Ne sçait à quel remede autre recours auoir.
En ce cas au cachot qui ces pauurets enferme
De sa mort et la mienne il attendra le terme,
L'homme demy-taureau l'engloutira vivant,
Et mon ame l'ira dans l'Auerne suivant.
Le fer et le poison m'en prêteront l'office
Pour payer à l'amour ce sanglant sacrifice.
Celestes, empeschez. Mais il m'a semblé voir
Le geolier. Aydez-moy, grands Dieux, à l'emouvoir.
Je te reclame, Amour, et toy, reyne d'Erice,
Prepare-moy son cœur alteré d'auarice,
Dispose son esprit à recevoir le don
Qu'au secours emprunté je promets de guerdon.
Ainsi, quel bon dessein t'entretient à cette heure?

GEOLIER.

J'advise si la tour de toutes parts est seure,
Les grilles, les guichets, et si quelque defaut
En toute la prison reparer il me faut.

ARIADNE.

Ne deplores-tu point la funeste aduanture
De ce peuple innocent, et leur perte future?

GEOLIER.

Vrayment, au souvenir, i'en herisse d'effroy.
Toutesfois, si leur sort est au vouloir du roy,
Les Dieux les destinoient au monstre pour pasture.

ARIADNE.

S'ils pouuoient euiter leur cruelle torture,
En serois-tu content?

GEOLIER.

Je serois ejoüy,
Sans doute, si j'auois leur deliurance oüy.
Comment? Minos veut-il leur supplice remettre,
Satisfait de les voir à sa mercy soubmettre?

ARIADNE.

Je pense le Tyran bien loing de tel aduis.

GEOLIER.

Comment seront-ils donc à la Parque ravis?

ARIADNE.

Si tu veux seconder avec moy, pitoyable,
De mon sacré dessein l'entreprise loüable.

GEOLIER.

Excepté le deuoir qui m'oblige à la foy,
Votre commandemant peut disposer de moy;
Ne doutez de mon ayde, elle vous est permise.

ARIADNE.

De tous ces condamnez la charge t'est commise,
Tu portes mesme icy la clef de la maison,
Ouures quand il te plaist et fermes la prison.

GEOLIER.

Il est vray, je puis seul disposer de la porte.

ARIADNE.

Donc je te veux ouurir vn secret qui m'importe,
Auec condition du silence promis.

GEOLIER.

Madame, sans danger il me sera commis.

ARIADNE.

Vn de ses innocens, destiné à la Parque,
Vn qui par sa beauté parmy tous se remarque,
D'assez riche stature et d'vn port plus diuin
Que les vrais immortels, compagnons de Jupin,
Vn Adon, vn Archer, second fils de Cyprine,
D'vn traict inopiné m'a blessé la poictrine;
Ebloüissant mes yeux de ses perfections,
A gaigné si auant dans mes affections,
Que je suis toute en luy, ne parle, ne respire
Que l'espoir d'vn hymen où mon amour aspire.
Ne pouuant que par toy ce bonheur acquerir,
Humble, je viens icy ta grace requerir.
Sans que rien du complot paroisse en euidence
Tu peux secretement, comme par imprudence,
Laisser la porte ouuerte et lascher mon amant.
Je t'offre de guerdon ce riche diamant.

GEOLIER.

Que i'expose mon chef pour luy donner la vie!
De telles charitez oncques je n'eus enuie.

ARIADNE.

En fuyant auec nous tu ne peux encourir,
Eloigné de ces bords, le danger de mourir;
La fureur de Minos tu n'auras plus à craindre.

GEOLIER.

Les longues mains des roys peuuent par tout atteindre.
Je serois insensé de courre en vn exil

Tous-jours accompagné de crainte et de peril,
Attendant de mon roy l'attente redoutable,
Et de ma perfidie vn salaire equitable.
En tout autre sujet mon seruice est à vous.

ARIADNE.

Tu ne veux te commettre à mesme sort que nous!
Courir mesme aduanture, et receuoir commune,
Après nos maux finis, la prospere fortune!
Ouy, je jure le Ciel, tu auras mesme part
Au bonheur aduenir.

GEOLIER.

I'y vois trop de hazard.

ARIADNE.

Il n'est rien plus aysé, sur tout, veu que personne
D'entreprise pareille icy ne te soubçonne.
Ne l'oseroit penser ny croire le voyant.
Quand la nuict ses rideaux obscurs va deployant,
Qu'au regne de Morphé tout taciturne et sombre
On n'entend, on ne void, on ne touche que l'ombre,
Tu pourras auec luy secrettement sortir.
De là, pour de nostre isle incontinant partir,
Vn nauire appresté sur la riue prochaine
Sera prest à flotter par la vagueuse plaine.

GEOLIER.

Voilà très bien pourueu. Si cela succedoit,
Si le vouloir du Ciel au vostre respondoit,
Votre esprit tout le fait subtilement dispose,
Non qu'à cela pourtant mon courage s'expose,
Je suis vn peu timide. Adieu, je sens la faim
Des captifs qui m'appelle à leur donner du pain.

ARIADNE.

Tu m'econduis, barbare, au moins ne me decele.

GEOLIER.

Vous me verrez secret autant comme fidelle.

ARIADNE.

Et tu me permettras de voir ce prisonnier ?

GEOLIER.

Mon office ne peut cela vous denier.

ARIADNE.

Que l'oreille du roy n'en soit point aduertie.

GEOLIER.

Vous aurez en secret l'entrée et la sortie.

ARIADNE.

Allons voir ce chetif, allons luy discourir,
Disons luy que mon ame auec luy veut mourir,
Si quelque Dieu propice en si dure misere
Ne s'offre de guerir mon mal qui desespere.

ACTE CINQVIESME.

PHÈDRE, ARIADNE, THESÉE, MINOS, TROVPE, DÆDALE, NOCHER.

PHEDRE.

Dites moy, chere sœur, quel soucieux nuage
Vous fait ternir les yeux et palir le visage;
D'où partent ces souspirs? Dites-le hardiment,
Ma sœur, j'y trouueray possible allégement.

ARIADNE.

Phedre, ma chere sœur, tu sondes une playe
Contre qui vainement tout remede j'essaye.
Je trauaille d'vn mal qui traine clandestin
Peu à peu dans l'Enfer mon malheureux destin;
Pauure je porte au flanc la fleche decochée
Qui par la seule mort s'en peut voir arrachée;
J'altere d'vne soif qui ne se peut tarir,
Je brûle d'vn poison qui ne se peut guarir.

PHEDRE.

Jeune d'ans et d'esprit, d'experience nuë,
Telle sorte de mal encore ne m'est cognuë;
Mais si la conjecture icy ne me deçoit,
Vn euident martyre en vos yeux s'apperçoit,

Comme d'vn mal secret ainsi que la figure,
Vne douleur d'esprit, c'est cela que j'augure,
Vn aueugle Archerot dont le phantosme aislé
Encor ne m'a jamais qu'à l'oreille volé,
Vn petit Dieu d'amour, un enfançon volage,
Sejourne coutumier au printemps de notre aage;
N'est-ce là votre mal? Vous changez de couleur?

ARIADNE.

Ha! que tu trouues bien le lien de ma douleur!
Il est vray, je mourray des passions bourelles
Qui ragent là dedans au fonds de mes mouëlles;
Je suis au descspoir, pauurette, helas! je suis
Au precipice affreux d'vn ocean d'ennuis!

PHEDRE.

Amour n'est qu'vn tourment de chatoüilleuse braise
Que bien peu de liqueur facilement appaise;
Je le dis pour l'auoir tant seulement ouy;
Ce feu perd ce desir tant qu'il en a joüy.
Pourquoy ne tâchez-vous que telle rage allente
D'vn refrigere doux son ardeur violente?

ARIADNE.

La Parque tient captif le remede benin
Qui seul peut adoucir mon amoureux venin.

PHEDRE.

Que dites vous, ma sœur? vous cherchez dans la biere
L'embrassement d'vn corps qui n'est plus que poussiere

ARIADNE.

Il m'eust autant vallu dans la tombe choisir
Quelque fantosme à qui se vouast mon desir.
Radamante, autant vaut, parmy les siens enrole
Le glorieux tyran qui ma franchise vole.

PHEDRE.

Quoy, le tombeau prochain menace votre amant?

ARIADNE.

De son trepas certain j'espie le moment.

PHEDRE.

Apprenez moy qui c'est, est-il de cette terre?

ARIADNE.

C'est vn Athenien que la prison enserre,
Vn de ses innocens que l'injure du sort
Et le courroux des Dieux vont liurer à la mort :
Thesée au nom sacré, dont la foy referée
Graue vne saincte image en mon cœur reuerée;
Thesée, des beautez modele precieux
Que la mere Nature a derobé des Cieux,
Et que l'Olympe mesme auoüroit de sa race
Si les destins amis interinoient sa grace;
Qui viuroit immortel, si la gloire d'amour,
D'enuie et de courroux ne l'exiloit du jour.
C'est luy, Phedre, c'est luy dont la celeste face
Emprainte incessamment me renflamme et reglace,
Ores m'eprend d'amour, et au mesme moment
Me remet à l'horreur de son proche tourment.
Mais j'ay de quoy, ma sœur, lamenter ma miscre;
Mais j'ay de quoy blâmer ma fortune seuere.

PHEDRE.

Rien ne seruent icy les soupirs et les pleurs,
Il faut avoir recours à des moyens meilleurs :
L'amour ne manque point d'inuention subtile.

ARIADNE.

Helas! j'ay tout tenté, mais tout m'est inutile;
J'ay roulé dans l'esprit mille et mille desseins

Qui tous ont auorté, tous sont demeurez vains.
J'ay vainement tendu ma trompeuse cordelle
A l'âme du geolier cruellement fidelle;
Ces joyaux precieux je luy ay tous offerts
Pourueu que mon amour fust arraché des fers.
Le tygre a fait le sourd, ma suppliante bouche
N'a trouué qu'vn rocher, rien qu'vne dure souche,
Je n'ai rien obtenu que d'entrer seulement
Au cachot tenebreux qui cache mon amant.
Là, debondant mes yeux en vn fleuue de larmes,
J'ay donné de l'amour les premieres alarmes,
J'ay, ma sœur, je vous prie... que cecy soit couvert

PHEDRE.

Ne craignez que par moy tel secret soit ouuert.

ARIADNE.

J'ay mes feux allegez, j'ay soulagé mes peines
En arrousant de pleurs les pesantes cadeines,
En baisant ses beaux yeux dignes d'vne Cypris,
Qui d'amour mutuel se sont rendus epris.
Au mal que j'ay pour luy sa torture est egale,
Il n'est faché d'aller en la demeure pasle
Que pour moy seulement, et en perdant le jour
Il jure perdre moins qu'en perdant mon amour,
Creue-cœur qui redouble en mes passions sainctes
D'amour et de pitié les mortelles atteintes.

PHEDRE.

Vrayment votre accident est digne de pitié :
Que ne puis-je assister votre saincte amitié!
Enfin, n'auez-vous rien inuenté de remede
A toute extrémité qui bien ou mal succede?

ARIADNE.

Comme quand la tempeste et la fureur des eaux
Demaine çà et là les naufragés vaisseaux,

Qu'on desespere tout, que l'onde penetrée
Par tout où les rochers luy ont brisé l'entrée
Surcharge le nauire, et qu'un second ecueil
Enfin dessous les eaux lui cave le cercueil,
Les nautonniers, epars sur les vagues profondes,
Rebattent vainement la surface des ondes;
Cestuy-cy prend vn ais arraché du plancher,
L'vn au mast, l'autre vient au timon s'attacher.
Mais rien, tout cet effort aux pauurets ne profite
Qu'à passer de ses flots dans ceux-là du Cocyte.
Ainsi dans vne tour que l'orage de Mars
De flammes et de fers enceint de toutes parts,
Chacun tasche à fuir; on auance, on recule,
Bas la main à la fin tout se tuë, ou se brûle,
Tous remedes sont vains, bien qu'on ne laisse pas
D'esquiuer jusqu'au point extrême du trepas:
De mesme notre amour qu'vn foudroyant orage
Desespere du port au milieu du naufrage,
Notre amour ruyné essaye vainement
D'euiter le moment du proche monument.
Sur le bord du tombeau desolée et confuse
J'invente à le sauuer vne grossiere ruse,
J'imagine vn moyen pour le faire euader,
Mais pas vn bon espoir ne s'offre pour m'ayder.

PHEDRE.

Possible que le Ciel vous sera favorable
Et contre tout espoir le rendra profitable;
N'en desesperez point sans l'avoir eprouué:
Mais quel est ce remede à l'extrême trouué?

ARIADNE.

Aujourd'huy mon Thesée avec sa jeune bande
A ce monstre glouton doit seruir de viande;
On le doit amener dans vne obscure tour
Qui a cent lieux d'entrée et pas vn de retour;

C'est au creux labyrinthe, ouurage inimitable
Qui ne doit pas sembler aux nepveux veritable:
Dædale, ingenieux, l'a si bien compassé,
Qu'après l'auoir de l'œil mille fois repassé,
Suiuy tous les sentiers, artifice admirable,
On le trouve tousjours par tout irreméable.
Dans ce cachot Minos le monstre recela.
Il faut que mon amant soit retiré de là.
S'il domptoit le taureau, et que notre artifice
Sur l'autel de Pluton en fist le sacrifice?

PHEDRE.

Le moyen qu'il vainquist vn monstre si puissant?

ARIADNE.

S'il le va d'vn venin funeste repaissant :
J'ay choisy du poison dont la prompte efficace
Le doit mort renuerser estendu sur la place,
Vn poison plus pressant qu'onques Circé ne fit.
C'est ce gasteau de miel et de sucre confit
Qui montrera soudain sa force enuenimée;
Precipité d'abord dans la gueule affamée
Du prodige béant, et luy tenant le cœur,
Laissera mon Thesée heureusement vainqueur.

PHEDRE.

Cette ruse me plaist et montre à mon courage
De quelque bonne issuë vn apparent presage.
Sans doute le prodige, eguillonné de faim,
A l'abord furieux deuorera ce pain.
Mais quel remede après que votre amant ressorte?

ARIADNE.

Attachant ce filet à la premiere porte,
Par vn chemin certain sa route il gardera;
Puis au retour sa main le fil deuidera,

Suiuant de pas en pas au train de la cordelle
Du sentier desjà fait la conduitte fidelle,
Trouuera la sortie, et de là puis après
Se rendra dans la nef qui nous attend exprès.
Compagne de sa fuitte, en la terre et en l'onde
Son precieux object je suiuray vagabonde.

PHEDRE.

Le complot est subtil, et la faueur des Dieux
Le fera réussir, j'espere, à votre mieux.
Mais, ma sœur, mon amour est offensé d'entendre
Que vous voulez partir sans compagne me prendre :
Je veux auecques vous mesme risque courir,
Auoir tousjours commun le viure et le mourir.

ARIADNE.

L'affaire réussie nous pouruoirons au reste :
Ha! que ce n'est pas là ce qui plus me moleste;
Les Dieux veuillent en bien l'affaire disposer!
Cependant l'heure est prest qu'on le doit exposer.
Je m'en vais le trouver, et, d'espoir abusée,
Ce remede inuenté presenter à Thesée
Je vais trouver son cœur et son corps prisonnier
Où je croy luy donner l'embrassement dernier.

PHEDRE.

J'y veux aller aussi, si, sans estre importune,
Je le puis auec vous, courant mesme fortune.

ARIADNE.

Ma sœur, vous obligez par trop mon amitié

PHEDRE.

Je dois de vos trauaux endurer la moitié :
Nature qui nous a dans mesme flanc moulées,
Nature qui nous a du mesme lait soulées,
Le nous apprend ainsi, et les bontez parfois
D'vn instinct sans raison gardent les mesmes lois.

ARIADNE.

Aduançons donc, ma sœur, et, sages, prenons garde
Qu'aucun œil curieux nos secrets ne regarde.
Nous approchons la tour, et si l'œil ne me faut,
J'apperçois mon amant qui nous guigne d'en haut.
Icy commodement, sans estre decouverte,
Je le puis aboucher par la fenestre ouuerte;
Voici, mon doux soulas, le remede appresté
Ainsi qu'à te sauuer nous l'auons arresté :
Entrant au labyrinthe, il faudra que tu tienne
Ce fil, et que par lui de son creux tu reuienne;
L'attacher à la porte et en tenir le bout.
Ainsi tu peux aller et revenir partout.
Au reste, ce poison d'incomparable force,
Où j'ai meslé du sucre et du miel pour amorce,
Seulement de l'odeur le monstre estouffera,
Exploict que la valeur de ta dextre fera.
Par les Dieux favoris et plus que je n'espere,
Amour à nos travaux se montrera prospere.

THESÉE.

Auez-vous bien daigné de moy vous souvenir?
En ce lieu maintenant hazardeuse venir?
Tant penser au soucy de rompre mon supplice?
Ha! Parque, ores vrayment, j'abhorre ta malice,
J'accuse ta rigueur; je ne puis m'empescher
D'injurier les Dieux, et ne crois pas pescher.
Qu'un si pieux trauuail n'auroit point de salaire!
Donc le ciel ne craint point, Amour, de te deplaire;
Le Destin te maistrise et le Ciel veut avoir
Des trophées sur toy. N'as-tu plus de pouuoir?
Non, non, le Ciel se trompe, et le Ciel et la Parque.
Auant que de charger l'acherontide barque,
J'espere guerdonner nos amoureux trauaux,
J'espere de finir la trame de nos maux,

Je triomphe du monstre, autant vaut, ma déesse.
Que la peur desormais pour cela ne te presse,
Ton secours employé m'en rendra le vainqueur,
Amour vient m'influer telle esperance au cœur.

ARIADNE.

Le Ciel vueille accomplir ton bien-heureux presage!

PHEDRE.

Je vous en prie, ô Dieux, du plus pur du courage !

THESÉE.

Quelqu'vn s'en vient à nous, on ouure la prison.

ARIADNE.

Cachez donc maintenant ce fil et ce poison :
Ce sont là les bourreaux.

THESÉE.

Retirez vous, Madame;
Qu'ils ne puissent cognoistre et rompre cette trame ;
Tandis prenez le soing qu'au riuage prochain
Vn vaisseau soit tout prest pour demarer soudain.

ARIADNE.

Allons le preparer. Ha! ma sœur, j'apprehende
Qu'en vain tant de valeur du malheur se defende.

MINOS.

Qu'on mene ce butin au monstre preparé,
Ce trouppeau qui doit estre aujourd'huy deuoré.
Execrables martyrs de vos parens perfides,
Abreuuez les Enfers, de votre sang auides.

LA TROVPPE.

Redoutable monarque, ayez pitié de nous !

MINOS.

Promptement, vn à vn, qu'on les y liure tous :
Toy qui sçais les detours, emmeine les, Dædale,
A la bouche du monstre.

DÆDALE.

Engeance deloyale,
Entrez, suiuez; serpens, tu te veux ecouler,
Si te faut-il la faim du prodige saouler.

THESÉE.

Puis que votre rigueur veut immoler nos vies,
Qu'en moindre desespoir elles nous soient ravies;
Au moins votre pitié nous deut auoir permis
Auec quelque defence estre au suplice mis :
Resistant, quoy qu'en vain, d'vn arc ou d'vne lame,
Ainsi s'enuoleroit plus contente notre ame.

MINOS.

Qui de la main plus fort le monstre domptera,
Qui par tant de detours vainqueur ressortira,
Non par autre moyen, finira son supplice.

THESÉE.

Bien nous irons, cruel, et sous le ciel propice
Vengerons sur ton chef le sang de nos enfans,
Et sortirons bien tost du monstre triomphans.

MINOS.

Qu'on les traîne dedans, et qu'on les abandonne
Au monstre et à la faim, sans secours de personne.

LA TROVPPE.

O accident estrange! ô merveilleux effort!
Le monstre est atterré, il gist par terre mort.
L'auoir peu renuerser dès l'atteinte premiere!

THESÉE.

Donc les Dieux d'vn prodige ont purgé la lumiere.
Vous venez, immortels, notre sang deliurer
Du monstre que la Parque en vouloit enyurer;
Pour nous avoir recous de nos prochaines tombes,
Vos autels fumeront de cent mille hecatombes;
Cet obstacle defait, reste tant seulement
De suiure mon filet, et sortir ayscment.

LA TROVPPE.

Courage incomparable et d'essence diuine,
Qui seul nous a recous de la Parque voisine,
Le Ciel soit ton loyer, et puisse ton renom,
Premier dans l'univers, ternir tout autre nom!

THESÉE.

Amis, votre salut, aussi cher que ma gloire,
Me flatte d'un plaisir impossible de croire.
Le pays desolé notre retour n'attend:
Qu'il me tarde que ja cette joye il n'entend.
Or sus, allons pouruoir que l'on trouve vn nauire
Qui de ces bords cruels promptement nous retire.

LA TROVPPE.

Au plutost vn vaisseau tout proche sera prest.

THESÉE.

Aduancez, après vous je ne feray d'arrest:
Reste de redonner l'espoir à mon idole
Que la peur du succez incertaine luy vole,
Qui n'espere de voir le dessein reüssi,
Comme vn si grand danger ne promettoit aussi.
Ha! la voicy venir toute decolorée,
D'vn Enfer de frayeurs dans l'ame deuorée.

ARIADNE.

Qu'attens-je plus, chetifve, à me donner la mort?

PHEDRE.

Qu'encor vn peu d'espoir vous serue de confort.

ARIADNE.

Je sens de tout espoir ma flamme abandonnée.

THESÉE.

Madame, qui vous rend tellement etonnée?

ARIADNE.

Est-ce toy, mon Thesée, est-ce toy qui reuiens
Du sentier de l'Auerne? Est-ce toy que je tiens?
Donc le monstre est vaincu par ta valeur suprême?

THESÉE.

L'honneur d'vn tel exploit n'appartient qu'à vous-mesme,
A ce diuin esprit dont le rare sçavoir
En cela m'a donné l'adresse et le pouuoir.

ARIADNE.

De ces mots chatoüilleux ne flatte point mon ame,
Seulement nous deuons remercier ma flamme,
L'excez de mon amour qui m'a fait inuenter
Ce que mon desespoir n'eust pas osé tenter.
Mais n'es tu point blessé? Je crains que ta conqueste
De quelque coup de dent funeste ne s'achepte.

THESÉE.

Grace aux Dieux, je ne suis d'aucune playe atteint;
Plutost que m'aborder le monstre fut esteint;
Car le poison jetté dans sa béante bouche
L'affaiblit aussitost, et par terre le couche;

En moins d'vn tourne main à mes pieds il mourut,
Tant le venin soudain et subtil apparut;
Le prodige dompté, la trace resuiuie,
Selon votre conseil, m'a remis à la vie.
Ainsi d'oresnavant, ce que je vois le jour,
Est par vous, ma déesse, et par l'ayde d'amour.
Ainsi, jamais ingrat, tout le cours de mon aage,
A vos saintes faveurs j'en payeray l'hommage.

ARIADNE.

Je ne veux de loyer pour ce bien-fait receu,
Sinon que mon amour ne soit jamais deceu;
Que saoulé de mes feux, volage, tu n'apette
Vn nouvel hymenée, et le mien ne rejette.

THESÉE.

Que le cours du soleil ne soit plus reuolu
Sur mon coulpable chef de tel crime polu;
Que les Cieux colerez d'vn foudroyant tonnerre
Cachent ma perfidie au centre de la terre.
Donnez-moy cette main, je jure le soleil,
La puissance d'amour et les rais de votre œil,
Que jamais mon penser ne sera si prophane
D'aymer vn autre objet pour quitter Ariadne.
Par l'Hymen dont je prens à temoing tous les Dieux,
Par l'Amour, deité bourgeoise de vos yeux,
De n'admettre jamais en ma couche fidelle
Que l'amour d'Ariadne et n'aymer que pour elle.

ARIADNE.

Ta promesse m'asseure et chasse les soubçons.
Au surplus, notre fuitte au plutost auançons;
La nef preste à singler sur la moite campagne
Nous attend.

PHEDRE.

En tous lieux je vous seray compagne :
Ne me vueillez, ma sœur, de grace, abandonner.

THESÉE.

Amour vrayment pieux qui me fait etonner,
Comment ! de nos erreurs la route dangereuse
Ne vous effraye point ? Vous n'estes point peureuse ?

PHEDRE.

Je ne redoute point le courroux de la mer,
Deussé-je sur le port avec vous abysmer.

THESÉE.

Allons donc, chere sœur. Si le Ciel fauorable
Nous fait toucher les bords de notre terre aymable,
Nous trouverons de quoy colloquer vn amour
Possible dignement, autant qu'en cette cour ;
Sçachant bien que sur tous vous meritez l'elite,
Je brigueray ce bien à mon chaste Hypolite :
Possible que votre œil, present à cest objet,
Luy fera naistre au cœur quelque amoureux projet.

PHEDRE.

Son renom glorieux, eclattant de merveille,
Sous vn zephir d'amour m'auoit frappé l'oreille ;
Quelques traits impourucus qu'il m'a peu decocher,
Me font naistre vn desir ardant de l'approcher.

THESÉE.

O moy, le plus heureux que le soleil regarde !

ARIADNE.

Mais desja ce propos trop longtemps nous retarde.

NOCHER.

Le vaisseau nous attend tout prest à demarer.

THESÉE.

Quelle terre aujourd'huy pouuons-nous esperer ?

NOCHER.

Sous le vouloir des Dieux, si le vent continuë,
Nous prendrons port à Naxe.

THESÉE.

Ha ! l'isle m'est cognuë.

ARIADNE.

Depeschons de partir, sortons secrettement,
Puisque rien ne s'oppose à notre partement.

PHEDRE.

Adieu, mon père, adieu !

THESÉE.

Allez, qu'on se depesche.

ARIADNE.

Gardons bien que le Roy notre fuitte n'empesche.

MINOS.

O rage ! ô desespoir ! ô comble de malheur !
Qu'on equippe des naux pour suiure ce voleur.
Ha ! corsaire auorté de l'infernale rage !
Aux manes de mon fils depoüiller leur hommage !
Ruyner ma grandeur, et de mon sang royal
Tout le reste enuahir par vn rapt deloyal !
Mes filles enleuer ! mes deux filles si cheres,

Vnique allegement du poids de mes miseres !
Qu'on coure depuis l'aube à l'occident glacé,
Que tout Neptune soit de nos vaisseaux tracé ;
Qu'on prenne ce brigand, qu'à mes yeux on l'ameine,
De tant d'impiété prendre la juste peine,
De supplices vengeurs appaiser ma rancœur ?
Ha ! le dueil tient ma voix et me serre le cœur !

FIN.

APPENDICE

Nous croyons devoir donner ici, comme appendice à la tragédie de *Pasiphaé*, plusieurs pièces de vers de Théophile par nous trouvées dans divers recueils de poésies peu lus maintenant et complétement oubliés. Elles sont toutes signées du nom de Théophile, mais sont-elles toutes authentiques et ont-elles été réellement écrites par le poëte? C'est là un point délicat à examiner. Nous pensons que ces pièces sont de Théophile, au moins pour la plupart, car elles portent, à notre avis, une empreinte évidente de son style et de sa manière d'écrire. Deux seulement (la satire *Sur la*

diverse humeur et fortune des hommes, et le sonnet *Sur le Saint Sacrement*) ne nous paraissent pas être l'œuvre de Théophile, et ont été composées par deux auteurs dont nous donnons les noms dans nos notes.

Les diverses pièces qu'on va lire (est-il besoin de le dire?) ne font pas partie de l'excellente édition de Théophile donnée chez Jannet, par M. Alleaume, en 1856 (Paris, 2 vol. in 16).

SATYRE DE FEU THÉOPHILE

SUR LA DIVERSE HUMEUR ET FORTUNE DES HOMMES.

Sous vn calme trompeur le monde a mille ceueils ;
Ses doux embrassemens, ses faciles accueils,
Sont les liens dorés de nostre servitude.
Bienheureux est celuy qui dans la solitude
Admire la grandeur des cedres seulement,
Ne voit que des saisons l'aimable changement,
Et, couché sur le sein des innocentes herbes,
N'adore point le seuil de ces portes superbes
D'un cabinet gratté d'un tas de mecontens
Qui perdent à la fois les ongles et le temps.
Plus haut que le soleil nostre asseurance habite,
Ce qui se meut sous luy par le sort se limite;
Le hasard est plus fort que n'est le jugement;
Rien ne s'y peut former que par le changement,
Et vous seul, ô Seigneur, avez la connoissance
De l'ouvrage naissant de vostre Providence.
Nos esprits par les sens sont toujours empeschés,
L'erreur et le desir aux hommes attachés
Dans ce cercle infiny ne trouvent point d'issue :
Peu de gens ont le fruit et tout le monde sue.
Le sort promet à tous un bonheur apparent.
L'evenement commun en est bien different.
Le fleuve le plus grand fait-il voir en sa source

Tout le bien et le mal que doit faire sa course?
Tircis, ne vois-tu pas que les tygres naissans
Autant que les agneaux paraissent innocens?
De tous commencemens la douceur est si grande
Qu'il faut qu'à leurs attraits un jeune homme se rende.
Quoiqu'il doive trouver des succès inhumains,
L'abord en est si doux qu'il leur donne les mains,
Et croit que son esprit et ses bonnes fortunes
Luy feront surmonter les miseres communes.
Quoiqu'il voue aux vertus toute sorte de soin.
La peste des desirs l'en detourne si loin
Qu'emporté par les sens, des voluptés complices,
Il suit l'ambition, le luxe et les delices;
Il suit de la raison les cruels ennemis,
Serpens qui font mourir les hommes endormis;
Iris (1), qui nous monstrez vos couleurs apparentes,
Qui nous trompez toujours par des beautés errantes,
Selon le mouvement des eaux et de nos yeux,
Qui voulez faire voir que vous estes aux cieux,
Fantômes attachés aux vapeurs de la terre,
Qui forment dedans l'air l'orage et le tonnerre;
Celuy qui des plaisirs veut estre possesseur
Et se prend à l'appas de leur fausse douceur
Court après les odeurs des cruelles pantheres,
Il allume le feu qui brûle les arteres,
Dissipe les esprits et rompt les saints accords
Que la nature a mis entre l'âme et le corps.
Après qu'il est usé par les excès du vice,
La vieillesse s'avance et luy sert de supplice;
C'est un calme assuré d'un esprit vertueux
Où se rompent les flots de l'âge impetueux,
Où le sang apaisé ne craint plus les orages
Qu'excite l'appetit dans les jeunes courages.

---

(1) L'arc-en-ciel.

Elle est aux vicieux un funeste rocher
Dont mille voluptés ne peuvent approcher.
Les naufrages, les eaux, l'escume et la tempeste,
Et l'hyver importun, luy blanchissent la teste.
Toujours le temps l'emporte, et l'invincible effort
Du courant de ses jours ne trouve point de port;
Sans goust et sans repos il y traisne sa vie.
Sa vieille passion, de misere suivie,
L'attaque bien souvent de quelque souvenir;
Mais le temps ecoulé ne peut plus revenir.
Il desire toujours et jamais ne possede;
Plus il a de langueur, moins il a de remede.
L'impuissante chaleur du feu qu'il a nourry
Croist et ne paroist plus dedans ce bois pourry;
Il se trouve accablé de foiblesse et d'années,
Il voit ses actions et ses mœurs condamnées;
Il voit sa lascheté qui souffrit que ses sens
Sur sa propre raison devinssent tout puissants;
Il est sans gouvernail, sans rames et sans voiles:
Les nuages epais luy cachent les etoiles;
Il est ensevely d'une telle vapeur
Qu'il ne voit plus le ciel que des yeux de la peur;
Son esprit est confus, son ame est obscurcie;
Plus elle a de pechés, plus elle est endurcie,
Et lorsqu'elle a pâty dans un corps oppressé,
Qu'elle a senti le mal que le vice a laissé,
Elle cede au torrent de ses douleurs ameres
Et s'enfuist laschement par de sales ulceres.

Quelque autre, ensorcelé des charmes de la cour,
Quitte de ses parens l'agréable sejour,
Abandonne les lieux où le sort l'a fait naistre.
Sa liberté le fasche: il veut avoir un maistre
Et sortir du repos ponr entrer dans le bruit,
Où le vice peut tout et le merite nuit,
Où la vertu d'un siecle en un autre est un crime,

Où chacun à son tour comme vague s'opprime,
Où mentir est un art, où l'infidelité
A de plus beaux autels que n'a la verité,
Où le plus offensé fait la meilleure mine
Pour cacher sa colere à celuy qui domine;
Où l'homme, impatient de savoir l'advenir,
Dans un estat present ne se peut contenir.
Il devore le temps, et, commençant l'année,
En desire dejà la derniere journée.
Combien de soins cuisants devorent ses esprits!
Combien de repentirs du dessein qu'il a pris
Le veulent ramener à la douceur champestre,
Bien loin des vanités dont il se faut repaistre!
Mais le regret du temps et du bien depensé
Le rengage toujours au travail commencé.
Avant qu'il ait connu la desmarche des fourbes,
Qui ne cheminent point que sur des lignes courbes;
Avant qu'il ait appris le jargon d'un cagot,
Ou bien des libertins qui sentent le fagot;
Qu'il distingue le franc de celuy qui l'espie,
Le chrestien du bigot, le libre de l'impie;
Que vers le plus puissant il soit assez discret
Pour ne heurter jamais son interest secret;
Qu'il ait dedans la cour acquis cette excellence
De noyer ses ennuis dans un profond silence;
Avant qu'il ait appris comme en un changement
Il faut dissimuler son vieil engagement,
Quel front est le plus seur et dessous quelle ecorce
Le sage doit cacher son esprit et sa force,
Joignant à ce danger l'injustice du sort,
Il faut qu'il ait bon vent pour arriver au port.

Nous voyons peu de gens à l'espreuve du Louvre;
Dans ces detours cachés tout homme se descouvre;
Dès la premiere intrigue où quelqu'un l'a plongé,
S'il n'a l'esprit adroit, il sera submergé.

S'il sert le plus heureux, il faudra qu'il succombe
Aux rudes accidens de son credit qui tombe:
Quand le vent orageux abat les chesnes verds,
Il rompt les arbrisseaux que leur ombre a couverts.
Ainsi les vieilles tours que le vent met par terre
Entraînent en tombant la mousse et le lierre.
Dure condition des hommes d'aujourd'huy,
Qui sont assujettis à la faveur d'autruy!
Comete que le ciel eleve de la boue!
De son commencement l'air et le temps se joue;
Quand son corps est formé dans l'empire du vent,
Sa force et sa grandeur perit en se levant.
L'incomparable feu du soleil qui l'allume,
Plus elle a de hauteur et plus tost la consume.
Tous nos vieux courtisans en la terre pourris
En un siecle ont connu plus de cent favoris.
Le sort de temps en temps en met sur les théatres
De qui toutes les cours deviennent idolastres;
Il enfante avec eux tant de gens inconnus
Que leur nom en tout lieu fait estre bien venus;
On les voit, revestus d'orgueil et d'esperances,
Dans les grandes maisons chercher des reverences;
On leur fait des presens, on les traitte partout,
Au dessus des plus grands ils prennent le haut bout,
Et, dès le premier jour qu'il sortent de la terre,
Disent insolemment Cramail et Bassompierre.
Ils se piquent d'esprit, de cœur, de qualité;
Quelque dupe leur dit qu'ils ont tout merité;
Ils prennent à credit dans toutes les boutiques,
Les marchands affairés achetent leurs pratiques,
Et passent pour seigneurs quand on les voit suivis
De foux, de maquereaux et de donneurs d'avis,
Quelqu'un parmi ceux-là devient homme d'affaires,
Aussitost il fait tout, il fait le necessaire;
Les frelons de la cour disent, quand il est là,
Qu'on ne connoissoit pas le grand esprit qu'il a;

Qu'il assemble si bien le courage et l'adresse
Qu'on ne sçauroit payer une fourbe qu'il dresse,
Et que l'on connoistra, par son comportement,
Qu'on ne se peut servir d'un meilleur instrument.
Mais depuis que leur chef est frappé de la foudre,
Qu'on voit le bastiment de sa fortune en poudre,
Que le sort, ennuyé d'honorer un seul lieu,
Ou d'argile ou de plomb nous forme un autre Dieu,
Que, le ballet dansé, les lampes sont esteintes,
On voit que ce ne fut que fraude et toilles peintes.
Il est dans le mespris, et tout le monde dit
Les defauts qu'il avait quand il perd son credit;
Le dernier des suyvans sur des coffres decrie
Ses amis, ses desseins, ses mœurs, son industrie,
Et dans le cabaret le vin parle de luy
Ainsi que sa faveur l'a fait parler d'autruy.
Quand la rigueur du temps l'a rendu miserable,
Sans secours et sans fond, il attend sur le sable
De se remettre à flot à l'heure du reflus;
Mais la mer de la cour passe et ne revient plus.
Il devient aussitost confident ordinaire
Des brouillons de la cour auxquels il fut contraire;
Il devient le conseil d'un mescontent resveur
Et blasme en le mangeant le temps et la faveur.
Il a de vieux secrets qu'il debite à ses hostes;
Il dit que les absens ont fait de grandes fautes,
Que par leurs confidens ils ont esté vendus,
Et qu'ils pouvoient chasser ceux qui les ont perdus.
Ordinaire accident des siecles où nous sommes!
Commun aveuglement de tous les plus grands hommes,
Qui, voulant de Pluton les biens et le pouvoir,
En prennent les defauts et n'en veulent rien voir!
Les grands vaisseaux pourtant nourrissent dans leur ventre
Les vers qui font les trous par où l'océan entre;
Les roys, mangés de poux, connaissent en mourant
Qu'il n'est rien de petit quand le nombre en est grand.

Les rats ont bien defait de puissantes armées,
Qui virent de leurs arcs les cordes consumées.
Le sage craint toujours l'imbecille troupeau
Qui porte un habit blanc sur une noire peau;
Le cygne bien souvent, sans honneur et sans gloire,
A l'aigle courageux desrobe la victoire:
Encore que tout seul il entre dans les cieux,
Qu'il ait bien du pouvoir sur les armes des dieux,
Le fardeau trop pesant de ceste grosse beste
Sur les plus bas rochers en ecrase la teste.
L'ambitieux finist plus tost que ses desirs;
Ses soins ne trouvent point de solides plaisirs;
Tout est remply pour luy de fiel et d'amertume;
Il est dedans les flots et n'en a que l'escume.
Le plus heureux n'a rien de l'orage passé,
Sinon qu'il vient à bord dans un vaisseau cassé,
Et, quittant à regret le commerce ou la guerre,
Sans aide et sans profit il arrive sur terre.
Mausole après sa mort eut-il rien de plus beau,
Sinon qu'il fut chargé d'un plus pesant tombeau?
Pour luy plus de clameurs en l'air sont espandues,
Plus de parfums bruslés, plus de cires fondues;
Arthemise peut bien apprendre tous les jours,
En beuvant cette cendre où brusloient ses amours,
Que les cendres d'un roy que de larmes on lave
N'ont point de goust meilleur que celles d'un esclave;
Que le feu, qui les peint de pareilles couleurs,
Les rend egalement insensibles aux pleurs.
Celuy qui d'un bûcher faisoit partir son ame,
Sur un aigle fuyant le tumulte et la flamme,
Est egal au larron qui, privé du tombeau,
Passe dans l'estomach d'un funeste corbeau,
Et les vents ont trouvé la cendre aussi legere
D'une reyne autrefois comme d'une bergere.
La fin egale tout, et les ames des morts
Ne gardent la grandeur des ames ny des corps.

Le cercueil d'un grand roy borne sa destinée,
Avecques ses beaux jours sa force est terminée,
Et les cieux ne sont pas plus près de son chasteau
Que d'un pauvre pescheur qui meurt dans son bateau!

Tout aux yeux du Seigneur est egal en ce monde,
Aucun n'est exaucé que celuy qui se fonde
Sur le roc de sa crainte et croist en son amour.
Les titres ennuyeux des grandeurs de la cour,
Bouffis de vanité, sans mesure et sans nombre,
Comme un soleil couchant n'en font croistre que l'ombre.
Le monde a des objets et des moyens trompeurs :
Combien de faux soleils naissent dans les vapeurs!
La faveur de la cour donne la renommée,
Et la moindre vertu croist en cette fumée;
Les images que l'art met dessus les hauts lieux
Sont courbes, en effet, et droites à nos yeux;
Cette distance-là redresse les figures
Et cache en sa grandeur toutes leurs impostures.
Ce n'est que perspective, et les plus elevés,
Quoiqu'ils semblent parfaits, sont les moins achevés.
L'ouvrage le plus fin est le plus près des nues,
Les fraudes de ses traits sont toutes inconnues,
Et se couvrent si bien de cet eloignement
Que nous ne voyons rien icy parfaitement.
Les destins les meilleurs sont des charmes perfides;
L'on n'est pas bien assis dessus des pyramides;
Sur les lieux les plus hauts sont les plus grands hazards;
La mort d'un plus grand coup fait tomber les Cesars
Dont l'esclat merveilleux tous les peuples estonne
Qu'un malheureux soldat qui n'est craint de personne.
Les caresses du sort engagent doucement,
La fin ne respond pas à son commencement;
En ses temples l'on voit des lampes allumées
Qui changent leurs esclats en puantes fumées;
Il y faut adorer des centaures souvent,

Qui de l'homme n'ont rien que le train de devant.
Chacun approuve bien leur premiere conduite,
Mais la brutalité se trouve dans sa fuite,
Qui monstre aux courtisans, quand leur regne est passé,
Qu'ils ne finissent pas comme ils ont commencé.

Aminte, la prudence a mesnagé ta vie
Dans le sein des vertus et celuy de Silvie;
L'etude et le travail en chaque âge t'apprit
Tout ce qui peut orner et le cœur et l'esprit.
Bien que le sort ingrat envers toy ne s'acquitte,
Il ne peut toutefois obscurcir ton merite,
Ny refuser longtemps à tes rares vertus
Les titres glorieux que tes peres ont eus;
Alors que ton Auguste aura des yeux pour elles,
Il n'en pourra jamais caresser de plus belles.
Pardonne le silence à mes vers innocens :
La satyre aussi bien n'aime guères l'encens.

Cette pièce se trouve dans le *Recueil de Sercy*, t. I, p. 89-97, et est signée du nom Théophile. C'est le motif qui nous engage à la donner ici, mais on sait qu'elle n'est pas de ce poëte. Elle a pour auteur Paul Hay du Chastelet, membre de l'Académie française, mort en 1636, à l'âge de quarante-trois ans. On peut consulter sur le sieur du Chastelet l'*Histoire de l'Académie françoise* de Pellisson, édition Livet, t. I, p. 167-171; Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXVIII, et Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XV, p. 403-406. Pellisson donne à la satire ci-dessus reproduite le titre suivant : *Contre*

la vie de la Cour : c'est, on le voit, un titre différent de celui qu'on lit dans le *Recueil de Sercy*.

AU SIEUR HARDY.

ODE.

Coutumier de courre une plaine
Qui s'estend par tout l'univers,
J'entends à composer des vers
Trois milliers tout d'une haleine.

Hardy, dont les lauriers feconds
Font ombre à tant de doctes testes,
Que les plus grands de nos poëtes
S'honorent d'estre tes seconds,

Jamais ta veine ne s'amuse
A couler un sonnet mignard,
Detestant la pointe et le fard
Qui rompt les forces à la Muse.

Que c'est peu d'ouïr Cupidon
En sonnet mollement s'esbattre,
Au prix de voir sur le théatre
Le desespoir de ta Didon!

J'ayme Renaut et Théagene,
J'en ayme encore un million,
Mais plus qu'un livre d'Ilion
Scedase mort dessus ta scene.

Je marque entre les beaux esprits
Malherbe, Bertaud et Porcheres,
Dont les louanges me sont cheres
Comme j'adore leurs escrits.

Mais à l'air de tes tragedies
On verroit failly leur poumon,
Et comme glaces du Strymon
Seroient leurs veines refroidies.

Tu parois sur ces arbrisseaux
Tel qu'un grand pin de Silesie,
Qu'un océan de poesie
Parmi ces murmurans ruisseaux.

Les envieux de ton estime
Te donnent peu de sentiment :
L'iguorance est le chastiment
Comme la cause de ce crime.

Hardy, contre ces faux abois
Tu feras voir comme cigales
Toutes leurs muses inegales
Se crever en leur propre voix.

Cette ode de Théophile se lit en tête du t. Ier du *Théâtre d'Alexandre Hardy*, Paris, 1624, in 8°.

FRAGMENT.

Si Platon revenoit au siecle d'aujourd'huy,
Le moindre maquereau se moqueroit de luy.
Fortune est seulement aux vertueux severe :
La bonne conscience est sœur de la misere.

Si le Ciel m'avoit fait un de ces gros prelats,
De tous les fils du Ciel on me croiroit l'Atlas;
Si j'étois cardinal, et fussé je une beste,
Mon chapeau couvriroit les defauts de ma teste.
Le moyen plus aisé de bien fort profiter
Et d'acquerir beaucoup, c'est ne rien meriter.
Plus il nous faut de bien, plus le destin est chiche,
Et se montre prodigue alors que l'on est riche.

Les douze vers précédents se trouvent en manuscrit dans l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine (n° 21,806) de l'ouvrage intitulé : *Second livre des Délices de la poésie françoise de Baudoin*, Paris, Toussaint du Bray, 1620, in 8°. Cet exemplaire a appartenu au célèbre peintre Daniel Du Monstier. Ils se trouvent en renvoi après le quatorzième vers de la pièce intitulée *Satyre troisième*. (Cette pièce porte le titre de *Élégie à une dame* dans l'édition de Théophile donnée par M. Alleaume. Voir le t. I, p. 215 et suiv.)

SONNET SUR LE SAINT-SACREMENT

PAR THÉOPHILE MOURANT, SELON QUELQUES-UNS, ET, SELON D'AUTRES, PAR DE PORCHERES.

Loger en tant de lieux une mesme substance
Qui ne monstre accident qui ne soit emprunté,
Faire qu'un corps n'ait point d'espace limité,
Et sans rien alterer convertir une essence,

Comme ce sont effects de la Toute-Puissance,
Je luy rends cettuy cy de mon infirmité,
C'est que je le prends mieux avec la volonté
Que je ne le comprends avec la connaissance.

J'abaisse ma raison pour elever ma foy :
Dieu, qui sçait comme il donne et comme je reçoy,
Au merite tardif rend ma grace soudaine.

O mystere profond issu de ce propos!
Il emprunta mon corps pour endurer ma peine,
Et me donne le sien pour causer mon repos.

A notre avis, Théophile ne peut avoir écrit ce sonnet, rempli d'antithèses. Nous l'attribuerons donc à Laugier de Porchères, qui a écrit presque tous ses vers dans le même goût. Ce sonnet se lit p. 7-8 du *Jardin des Muses, où se voyent les fleurs de plusieurs agréables pòésies recueillies de divers auteurs, tant anciens que modernes*, Paris, Ant. de Sommaville et Augustin Courbé, 1643, in-12.

SUR LA MORT DE DURAND
ET DES DEUX SITI FRÈRES.

SONNET.

C'est un supplice doux et que le Ciel avoue :
On oyra toujours dire à la posterité
Que c'est le chastiment qu'un traistre a merité,
Et la fin miserable où luy mesme se voue.

Heureux qui vous cherit, bien heureux qui vous loue!
Le sort doit travailler à sa posterité,
Mais ces lâches ingrats qui vous ont irrité
Doivent ainsi perir et seicher sur la roue.

J'ay veu ces criminels en leur supresme sort,
J'ay veu les fers, les feux, les bourreaux et la mort:
Mon âme en les voyant benit vostre bon ange.

Le peuple à cet aspect a prié Dieu pour vous:
Mesme les patiens ont trouvé bien estrange
D'avoir eu la faveur d'un traitement si doux.

Second livre des Délices de la poésie françoise de Baudoin, Paris, Toussaint du Bray, 1620, in-8°, p. 333. On peut lire sur Estienne Durand l'article de M. Edouard Tricotel inséré dans le *Bulletin du Bibliophile* de novembre 1859.

SONNET.

Je songeois que Philis, des Enfers revenue,
Belle comme elle estoit, à la clarté du jour,
Vouloit que son phantosme encore fist l'amour,
Et que comme Ixion j'embrassasse une nue.

Son ombre dans mon lit se glissa toute nue,
Et me dit: « Cher Thyrsis, me voicy de retour:
Je n'ay fait qu'embellir en ce triste sejour
Où, depuis ton depart, le sort m'a retenue.

Je viens pour rebaiser le plus beau des amans,
Je viens pour remourir dans tes embrassemens. »
Alors que cette idole eut abusé ma flamme,

Elle me dit : « Adieu, je m'en vay chez les morts;
Comme tu t'es vanté d'avoir baisé mon corps,
Tu te pourras vanter d'avoir baisé mon âme. »

Second livre des Délices de la poésie françoise, 1620, in-8°, p. 349. Ce sonnet est reproduit dans la *Quintessence satyrique*, p. 206-207, avec une variante obscène aux deux derniers vers.

EPIGRAMME

A UN JEUNE SEIGNEUR FORT LIBERAL

PAR THÉOPHILE.

Personne n'est fasché du bien
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le celeste flambeau
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse premiere
N'a jamais eu des envieux,
Car il n'use de sa lumiere
Que pour en esclairer nos yeux.

(*Jardin des Muses*, 1643, p. 52-53.)

AUTRE PAR THÉOPHILE

A DE BONS MUSICIENS QUI AVOIENT CHANTÉ DEVANT DE SOTTES GENS.

Orphée avoit ainsi la voix
Captivant la troupe brutale,
Et ce qu'il fit dedans un bois,
Vous l'avez fait dans une salle.

(*Jardin des Muses*, 1643, p. 63.)

AUTRE CONTRE UN PAUVRE POETE

PAR THÉOPHILE.

Je ne puis souffrir cet abus
Qu'on prenne Robert pour Phebus,
Je n'y voy ressemblance aucune,
Car, laissant les autres raisons,
Ce bel astre a douze maisons,
Et le coquin n'en a pas une.

(*Jardin des Muses*, 1643, p. 179.)

Cette épigramme se lit avec quelques changements au tome Ier de l'édition de M. Alleaume, p. 283. Dans cette édition, le nom de Robert est remplacé par Bordier. Bordier était un poëte de ballets, dont on peut voir les titres

dans le *Catalogue Soleinne*; il a écrit en outre un ouvrage en vers : *La Cour Royale*, *par le sieur Bordier*, M.DC.XXXIII (1633), in-4° de 60 p. Il figure en compagnie d'autres poëtes aussi malheureux que lui dans une curieuse satire intitulée *La Pauvreté des Muses*, et publiée récemment dans *Le Chasseur bibliographe* (n° d'octobre 1862).

IN GABRIELIS ROBERTI OPERA.

EPIGRAMMA.

Qui misces violisque rosis, unaque hyacinthis
Lilia puniceis, teque, amaranthe, crocis,
Num cœstum Veneris, num peplum Palladis ornas?
Utrumvis optes, fiet utrumque tibi:
Scilicet ut virtutis opus caneres et amoris
Ingenium felix utraque Diva dedit.

THEOPHILUS.

Vers mis en tête d'un volume de poésies peu connu et intitulé *Le Violier des Muses*, *par Gab. Robert*, *sieur du Colombier*, *Angoumoisin*. A Poitiers, par Charles Pignon et Catherin Courtoys, 1614, in 12.

L'AURORE DE THÉOPHILE TRAVESTIE

STANCES.

L'Aurore sur le point du jour
Seme le bled, l'orge et l'avoine,
Et le soleil, gras comme un moine
Ouvre sa grand gueule de four.

Son carrosse, au sortir de l'onde,
Et ses chevaux de l'abreuvoir,
Vont du matin jusques au soir
Promener ce falot du monde.

Il sort de l'humide sejour
Yvre de nectar et de gloire,
Et, pour monstrer qu'il vient de boire,
Il marche d'un oblique tour.

Le ciel, bruny d'or et de laque,
Nous estalle mille tresors,
Dont l'Inde de ses riches bords
A fait venir une carraque.

Voilà l'Aurore toute en pleurs
Qui, du plus haut de son rivage,
Verse dans nostre jardinage
Son pot à pisser sur les fleurs.

J'oy Tithon, jaloux de Cephale,
A qui le malheureux destin,
Qui l'a fait cocu ce matin,
A donné la voix de cigalle.

Voyez ce berger chassieux
Qui sort du giron de la lune,
Comme quoy le jour l'importune,
Qu'il a peine d'ouvrir les yeux.

Bidaut à la grosse bedaine,
Au dessous de ce vieux ormeau,
Entonne au son du chalumeau
Un air en l'honneur de Silene.

Les soins du Jour, au front suant,
Sortent d'un cachot de taverne,
Et le soleil chasse-lanterne
Creve les yeux au chat-huant.

Le chasseur ses levriers (1) destache,
La bergere met son surcot,
Le villageois prend son sabot
Et le voyageur sa gamache.

Alis avec l'anse d'un seau,
Dont le bruit importun me fasche,
Carillonne sur ma moustache
Les aubades à son pourceau.

Déjà la paresseuse beste (2)
Qui fit dans le camp philistin
Un si memorable butin
Commence à secouer sa teste.

Je vois les poulains bondissans
Sur l'herbe molle qu'ils vont paistre,

---

(1) Dissyllabique.
(2) L'âne.

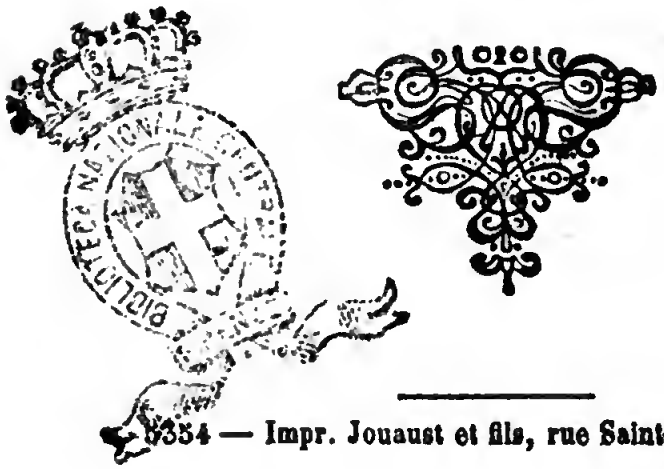
Donnant au jour qui vient de naistre
Des petarades pour encens.

Mon mulet d'un plaisant ramage
A son resveil semble adorer
Le jour qui luy fait esperer
Le picotin et le fourmage.

Il est jour, levons-nous soudain,
Margot, je ne puis plus attendre,
Les jaloux nous pourroient surprendre.
Ça, mes chausses. Jusqu'à demain.

BOISSIÈRE.

Cette pièce, qui n'est autre que la parodie d'une pièce de Théophile : *Le Matin*, ode, se trouve dans le *Recueil de Sercy*, t. IV, p. 138-140. Disons ici que l'ode de Théophile porte le titre de : *Ode de l'Aurore*, dans *Les Délices de la poésie françoise de Baudoin*, 1620, in-8°, p. 295-299, et renferme deux strophes en plus que le texte donné par M. Alleaume.



6354 — Impr. Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

7150

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google